

11774 + 0001 - 000

Zentralstelle des  
Hamburgischen Kolonialinstituts.

Signatur: *[Signature]*

Datum: *16. Juli* 191*4*

## Zeit im Bild (München)

Nr. *29* vom *16. Juli* 191*4*



Zur Vertagung im Sensationsprozesse gegen die sozialdemokratische Agitatorin Rosa Luxemburg. Rosa Luxemburg mit ihren beiden Verteidigern verläßt das Gerichtsgebäude

## L'Humanité (Paris)

Nr. *5392*

## Rosa Luxemburg

A dessein, je conserve au nom pris par celle que les ouvriers socialistes d'Allemagne appelaient jadis *unser Rose*, *notre Rose*, la forme française qu'elle aimait à trouver dans nos journaux. « Les camarades de France ont raison d'écrire ce pseudonyme comme ils en ont l'habitude, me disait-elle la dernière fois que je passai quelques moments avec elle : il me semble ainsi qu'ils m'adoptent mieux pour l'une des leurs. »

Le fait est que, dans l'Internationale, elle était une des figures les plus connues chez la section française. Non seulement elle y comptait quelques solides amitiés, celle de Guesde et de Vaillant, par exemple, pour lesquels elle professait une vraie vénération, mais sa connaissance de la langue française était cause qu'on se tournait volontiers vers elle.

Les sinistres circonstances de sa fin ajoutent à l'amertume de la savoir enlevée à l'œuvre d'affranchissement prolétarien, à laquelle elle s'était donnée tout entière depuis ses jeunes années. Quelle cruelle destinée ! La mort pour la Révolution, elle n'en aurait pas seulement accepté la pensée, elle l'aurait presque rêvée, tellement cela cadrait avec ce qu'il y avait de passionné, de « romantique », oserais-je quasi dire, dans son tempérament. Mais ce massacre, mais cette torture, mais ce « lynchage » par la foule même pour laquelle elle luttait !

Je n'ai pas l'intention de faire ici une notice biographique. Les données me manquent et le temps de les rechercher.

Je ne me promets même pas d'apprécier exactement son rôle depuis le début de la guerre et la place prise par elle aux côtés de Liebknecht — jusqu'à la mort — dans la révolution allemande. Nous sommes si mal renseignés ! Fallait-il laisser passer le maximum de République, restât-elle « bourgeoise », et organiser l'opposition socialiste révolutionnaire, ou y avait-il nécessité d'essayer de forcer tout de suite les événements ? Qui peut le dire, loin du théâtre de la lutte et dans l'obscurité qui règne sur le monde à l'heure qu'il est ? Tout jugement serait injuste. D'une chose vous pouvez être certains, camarades : elle a vécu, elle a péri pour votre cause à vous tous.

Je ne veux que rappeler ici quelques souvenirs de ce qu'elle a été.

Lorsque la guerre éclata, elle était dans les prisons impériales, pour je ne sais plus quel délit de presse ou de réunion. On craignait pour sa santé, des lors chancelante depuis longtemps. La lutte l'épuisait.

Sortie de la geôle, c'est contre l'empire et sa responsabilité dans la guerre qu'elle se mit à combattre, avec Liebknecht. Elle fut internée encore.

Les procès, la prison, elle connaissait cela depuis bien des années. C'était déjà comme militante qu'elle avait dû quitter son pays d'origine, la Pologne. Elle était née, en effet, dans cette juiverie bourgeoise de Varsovie, qui prenait part à tous les progrès intellectuels du pays asservi par les Romanov, les Hohenzollern et les Habsbourg. Elle reçut une instruction fort étendue. Elle parlait au moins six langues. Elle aimait et connaissait à fond, entre autres, la littérature et la philosophie françaises, auxquelles elle aimait à revenir dans les courts loisirs qu'elle trouvait.

Rosa Luxemburg offre l'un des rares exemples d'une socialiste qui put militer dans les rangs de deux sections à la fois. Elle comptait pour l'un des leaders de la social-démocratie polonaise et collaborait assidument à son journal. En même temps, elle bataillait avec la démocratie socialiste allemande, par la plume, par la parole, par son action ardente et inlassable. Je ne crois pas qu'elle ait manqué, depuis plus de vingt ans, un des Congrès — sauf pour cause de prison.

Toujours à la « gauche » du Parti, avec son amie Clara Zetkin, elle était redoutée, dans les discussions, de ceux qui se trouvaient ses adversaires du moment. Son éloquence, nourrie de faits, était mordante et sarcastique.

Elle s'était vouée à l'étude du marxisme. Lorsque le Parti socialiste allemand fonda cette « Ecole socialiste » de Berlin, qui devait être une pépinière de journaliers et de propagandistes, c'est à elle que l'on confia les leçons d'économie politique marxiste. C'est en préparant ses cours, et aussi un livre d'introduction populaire à l'économie politique qu'elle trouva le sujet d'un de ses ouvrages importants : *L'Accumulation du Capital*. Elle y étudiait un problème qui se rattachait aux théories exposées dans le deuxième volume du *Capital* et s'y trouvait conduite à expliquer le lien nécessaire qui unit à la production capitaliste le militarisme et l'« impérialisme », c'est-à-dire la politique d'expansion coloniale et de conquête.

C'est avec la méthode marxiste, qu'elle cherchait à étendre en même temps qu'à élucider par les faits contemporains, qu'elle avait étudié, dans sa thèse de doctorat, *L'Evolution industrielle de la Pologne*.

C'est elle qui l'éclairait, dans les nombreux articles qu'elle donnait aux journaux et revues du Parti. Longtemps collaboratrice constante de cette *Leipziger Volkszeitung*, que dirigèrent Schoenlank et Franz Mehring, elle fut — pendant un an et demi, je crois — chargée de la rédaction en chef de ce journal.

Elle ne s'y montra pas seulement polémique fougueuse, mais aussi observatrice attentive de l'évolution politique et économique dans le monde.

Dans l'Internationale, elle exerçait la même action que dans l'organisation allemande. Une brochure intitulée *Réforme ou Révolution ?* résume quelques-uns des points sur lesquels elle avait



combattu le « revisionnisme » et tout ce qui ressemblait à un « opportunisme » cherchant à entraîner le prolétariat dans la voie des alliances avec la démocratie bourgeoise. Les amis du Parti ouvrier français ou du Parti socialiste révolutionnaire se souviendront qu'ils pouvaient toujours compter sur elle pour les assister de sa parole claire et véhémente.

Mais qu'on fût ou non d'accord avec elle, elle excitait la sympathie. Sa personne frêle, avec sa taille un peu déviée, son visage amaigri qu'éclairait la flamme de ses yeux noirs, attirait et intéressait. Elle-même, au milieu de ses ardues oppositions, savait rendre justice au talent comme au dévouement. Elle admirait Jaurès, qui la rencontra plus d'une fois pour le contredire, de toute l'ardeur de sa passion socialiste en même temps que de son amour de l'art.

Lettrée et affinée dans ses goûts, je me souviens avec quel plaisir de dilettante elle me montrait, dans son petit appartement, à sa fenêtre ouvrant sur des verdure lointaines, les reproductions des tableaux d'Anselme Feuerbach et des aquarelles lumineuses où Turner résuma ses visions fantasques des villes célèbres.

Nul plus qu'elle, dans la démocratie socialiste allemande, ne travaillait à secouer la pesanteur qui enchaînait les travailleurs dans le cadre impérial. Une brochure, dont j'avais fait la traduction française, exposait, au lendemain de la révolution russe de 1905, la signification nouvelle que prenaient les actions de grève en masse, à mesure que la vieille notion de grève générale faisant l'économie de la révolution disparaissait. (*La grève en masse, le Parti et les syndicats*, brochure publiée à Gand en 1910 par la librairie « Germinal ».)

Là encore, c'était dans la méthode marxiste qu'elle cherchait le fil conducteur au milieu des événements variés.

La révolution allemande poursuivra son destin. Soyons sûrs qu'après les terribles ouragans qui l'attendent peut-être encore, la mémoire de Rosa Luxembourg restera, pour le prolétariat de tous les pays, celle d'une combattante, en même temps que d'une éducatrice.

**BRACKE (A.-M. Desrousseaux).**

11774 + 0003 - 000

Zentralstelle des  
Hamburgischen Kolonialinstituts.

Rosa Luxemburg  
Signatur: *RL*  
Datum: 16. Januar 1918

## Deutsche Allgemeine Zeitung

Nr. 14

Rosa Luxemburg hatte am 25. Dezember ihr 48. Lebensjahr vollendet. Sie stammte aus Russisch-Polen, hatte in Deutschland studiert und war hier bald in die sozialistische Bewegung eingetreten. Um als russische Jüdin der Ausweisung zu entgehen, heiratete sie einen Sozialisten namens Lübeck, von dem sie sich aber sofort wieder trennte, nachdem sie durch die Heirat die preussische Staatsangehörigkeit erlangt hatte. Wegen Beleidigung von Heeresangehörigen wurde sie zu einem Jahr Gefängnis verurteilt; sie hat diese Strafe während der Friedenszeit abgehüßt. Kurz nach Beginn der Revolution verband sie sich mit Liebknecht zur Herausgabe einer dem extremsten politischen Sozialismus dienenden Tageszeitung.

11774 2004 -000

Zentralstelle des  
Hamburgischen Kolonialinstituts.

Signatur: \_\_\_\_\_

Datum: 30. Januar 1919

## Frankfurter Zeitung

Nr. 80

### Rosa Luxemburg.

N. Berlin, 30. Jan. (Priv.-Tel.) Gegenüber der Meldung des Berliner Korrespondenten des Amsterdamer „Handelsblad“, daß Rosa Luxemburg nicht tot sei, sondern in einer Klinik des Westens gepflegt werde, wird uns bestimmt versichert, daß Rosa Luxemburg tatsächlich tot sei.

## Berliner Tageblatt

Nr. *20.***Die Leiche Rosa Luxemburgs gefunden?**

An der Möckernbrücke, unweit des Anhalter Güterbahnhofes, wurde heute vormittag aus dem Sandwehrkanal eine weibliche Leiche geborgen, die, nach verschiedenen Begleitumständen zu schließen, mit der Leiche Rosa Luxemburgs identisch sein könnte.

Der Steuermann Hermann Jensch, der dort mit einem Spreekahn vor Anker liegt, wurde mittags von Passanten darauf aufmerksam gemacht, daß an der Möckernbrücke eine Leiche im Kanal treibe. Er fuhr mit einem kleinen Kahn nach der Stelle und es gelang ihm nach langen Mühen, die Tote zu bergen. Es war ein vollkommen unbekleideter Frauenkörper, der, nach dem Grad der Verwesung zu urteilen, mindestens drei Wochen im Wasser gelegen haben muß. Die Schädeldecke ist vollkommen zertrümmert. Die Art der Verletzung läßt den Schluß zu, daß diese von dem Schlag mit einem Gewehrstoßen herrührt. Im Rücken wies die Leiche zwei schwere Stichverletzungen auf. Der Leib zeigt eine weitklaffende Wunde, so daß die Eingeweide hervorgetreten sind. Nach der Statur der Leiche und der eigentümlichen Nasenbildung schließt man, daß die unbekannte Tote mit der vermißten Rosa Luxemburg identisch ist. Gegen diese Annahme spricht allerdings der Umstand, daß die Leiche bis auf Reste von Glacéhandschuhen, die sich an den Händen befanden, vollständig unbekleidet war. Andererseits glauben wieder Personen, die Rosa Luxemburg kannten, trotz der starken Verwesung, in der sich die Leiche befindet, sie ganz bestimmt zu erkennen. Die Leiche liegt vorläufig noch in dem Kahn und wird von Polizeibeamten bewacht. Die zuständige Kommission des Polizeipräsidiums wird die genaue Untersuchung vornehmen.

Rosa Luxemburg wurde bekanntlich mit Karl Dieblnecht in der Nacht zum 16. Januar in der Mannheimer Straße verhaftet. Bei dem Transport nach dem Gefängnis wurde Dieblnecht erschossen, Rosa Luxemburg, die schwer verletzt war, aus dem Wagen gerissen und fortgeschleppt. Es hieß damals schon, daß ihre Leiche in den Sandwehrkanal geworfen wäre.



## Vorwärts (Berlin)

Nr. **280** vom 191**Zur Obduktion der Leiche Rosa Luxemburgs**

Rechtsanwalt Dr. Weinberg übersendet uns nachstehendes Schreiben, das er als Vertreter der Familie der Frau Dr. Luxemburg an das Kriegsgericht der Garde-Kavallerie-Schützendivision gerichtet hat:

Nachdem der Reichswehrminister Noske entgegen den gesetzlichen Bestimmungen eigenmächtig die Leiche der ermordeten Frau Dr. Luxemburg aus dem Leichenschauhause nach dem Truppenübungsplatz in Bosen hat fortschaffen lassen, trotzdem bekannt ist, daß eine Wasserleiche, namentlich wenn sie bereits seit Monaten im Wasser gelegen hat, vor der Obduktion besonders vorsichtig behandelt werden muß, ist jede Möglichkeit geschwunden, durch die Obduktion den Tatbestand aufzuklären. Ich muß es deshalb ablehnen, an der Obduktion teilzunehmen und hierdurch der Obduktion den Anschein eines wirklich der Aufklärung des Tatbestandes dienenden Aktes zu geben.

Der Rechtsanwalt, gez. Dr. Weinberg.

Wir halten diese Ablehnung für berechtigt, da die Frage, ob eine Klärung des Tatbestandes infolge des Transports der Leiche unmöglich geworden ist, erst von einem Sachverständigen auf Grund des Augenscheins hätte geklärt werden müssen. Ohne den Körper der Ermordeten auch nur gesehen zu haben, kann man das keineswegs entscheiden.

11774 70007 - 00

Zentralstelle des  
Hamburgischen Kolonialinstituts.

Rosa Luxemburg

Signatur: *HL*

Datum: *3 Juni* 191*9*

## Hamburger Echo

Nr. **251** vom ..... 191.....

### Zur Auffindung der Leiche Rosa Luxemburgs.

(Eigener Drahtbericht des „Hamburger Echo“.)

Wie sich schon gestern denken ließ, wird die Beschaffung der Leiche Rosa Luxemburgs nach Boffen von der „Freiheit“ und ihrer Richtung in gehässiger Weise ausgenutzt. Die „Freiheit“ erscheint mit der großen Überschrift: „Die neue Leichenschändung“, und Rechtsanwalt Dr. Weinberg, der als Vertreter der Familie beizuhelfen sollte, hat die Teilnahme abgelehnt, weil die Verlegung der Obduktion aus dem Leichenschauhause nach Boffen die Möglichkeit beseitige, den Tatbestand aufzuklären. Auch dies ist natürlich nur ein agitatorisches Manöver.

Signatur: *H. J.*  
Datum: *3. Juni 1919.*

## Hamburger Echo

Nr. *250* vom *3. 6.* 191*9*

### Die Leiche Rosa Luxemburgs gefunden. Kommit jenseits dem Untersuchungsrichter und Roste.

BERLIN, 2. Juni. Am Sonnabend ist stromabwärts an der Stelle, wo Rosa Luxemburgs Körper ins Wasser geworfen wurde, ein weiblicher Leichnam geborgen. Es besteht die Wahrscheinlichkeit, daß es sich um die Leiche Rosa Luxemburgs handelt. Da die in Betracht kommenden amtlichen Stellen erklärten, infolge der seit Monaten betriebenen planmäßigen Suche sei mit der Möglichkeit von Aufkäufen vor dem Schauhaus zu rechnen, in das der Körper gebracht war, verfügte das Oberkommando die Ueberführung der Leiche nach dem Garnisonlazarett Jossen. Alle weiteren Maßnahmen und Anordnungen hat der zuständige Richter in völliger Freiheit und Selbständigkeit zu treffen.

Zur Auffindung der Leiche Rosa Luxemburgs wird gemeldet: Die am Sonnabend gefundene Leiche wurde in das Schauhaus gebracht. Dort erschien am Sonntag ein Leutnant Kehler und hielt ein Schreiben vor, das von Roste unterzeichnet war und die Herausgabe der Leiche verlangte, um sie nach dem Garnisonlazarett Jossen zu bringen. Die Leiche wurde von Soldaten in einen Kraftwagen gebracht, der sich entfernte. Erst im Laufe des Sonntagnachmittags wurde von dem Leichensfund dem Untersuchungsrichter im Fall Rosa Luxemburg und dem Kriegsgerichtsrat Erhart vom Polizeipräsidium mitgeteilt, daß vermutlich der Körper der Frau Luxemburg gefunden und nach dem Schauhaus gebracht worden sei. Kriegsgerichtsrat Erhart gab sofort seinem Erstaunen Ausdruck, daß man ihn nicht bereits in der Nacht zu dem Fundort gerufen habe, da er als untersuchungsführender Richter allein berechtigt war, die Beschlagnahme der Leiche und ihre Ueberführung nach dem Schauhaus sowie die Sicherstellung für die Obduktion zu veranlassen. Kriegsgerichtsrat Erhart hörte im Leichenschauhaus zu seiner größten Ueerraschung, daß die Leiche auf Befehl des Reichswehrministers nach Jossen geschafft worden sei. Der Adjutant Rostes, Major v. Gilsa, bestätigte dem Untersuchungsrichter, daß die Leiche nach Jossen geschafft worden sei, um die Sektion nicht zu stören und um politische Demonstrationen zu vermeiden. Kriegsgerichtsrat Erhart protestierte sofort in schärfster Weise gegen diesen Eingriff des Reichswehrministers in das Amt des Richters. Als Untersuchungsrichter habe nur er das Recht, über die aufgefundene Leiche zu verfügen und ihre Sektion anzuordnen. Es befremde ihn außerordentlich, daß man ihm noch nicht einmal mitgeteilt habe, wer denn die Finder der Leiche gewesen seien, und daß er nun selbst erst Erhebungen darüber anstellen müsse, wer den Körper entdeckt und geborgen habe. Am heutigen Morgen gelang es dem Untersuchungsrichter, Roste zu sprechen. Erhart äußerte Roste gegenüber, daß er den sofortigen Rücktransport der Leiche veranlassen würde, wenn der Befehl nicht von Roste in seiner Eigenschaft als Oberbefehlshaber in den Marken ausgegangen wäre. Roste erwiderte, daß er, bevor er den Befehl gegeben habe, eine Beratung mit den in Betracht kommenden Instanzen und auch mit dem Justizminister gehabt habe. Er sei der Ansicht, daß im Interesse einer ruhigen Untersuchung die Sektion besser in Jossen stattfinden würde, da bei der augenblicklichen gereizten Stimmung in Berlin politische Demonstrationen zu erwarten seien, die man besser vermeiden würde. Daraufhin erklärte Erhart, daß er in diesem Fall damit einverstanden sei, daß die Leiche vorläufig in Jossen verbleibe, daß er jedoch die für die Sektion notwendigen Ärzte bestimme und daß die Rechtsanwälte Rosenfeld, Liebknecht und Weinberg zu der Obduktion hinzugezogen werden sollen.

## Deutsche Allgemeine Zeitung (Berlin)

Nr. 283

**Die Beisetzung Rosa Luxemburgs.**

Unter ziemlich starker Beteiligung der Berliner arbeitenden Bevölkerung wurde heute vormittag Frau Rosa Luxemburg zur Ruhe bestattet. Auf der Spielwiese am Friedrichshain hatten sich etwa 20. bis 25.000 Personen gegen 11 Uhr eingefunden. Die Mitglieder der R. P. D. und der U. S. D. hatten sich in den einzelnen Stadtteilen versammelt und zogen in geschlossenen Zügen nach dem Friedrichshain, wo sie im dichten Kranz das mächtige Rund der Erichpleis umrahmten. Die einzelnen Fabriken und Betriebe waren durch mitgeführte Tafeln kenntlich. In der Mitte des Platzes wurden die Kränze, etwa 200 bis 400, aufgestellt und durch mitgebrachte Bücher gegen die sengende Sonne geschützt. Hinter der Erichpleis und Liebnichts wurden überall feilgeboten, und die kommunistische Partei benutzte die heutige Beerdigung zu einer Massenpropaganda, um Mitglieder zu werben. Zehntausende Flugblätter wurden überall verteilt, in denen "gegen den Blutrausch der Bourgeoisie und ihrer sozialistischen Parteien" protestiert wird, und in denen die Arbeiterschaft gewarnt wird, nicht die "weißen Garben" zu proporzieren, die darauf lauerten, sich auf das Volk zu stürzen. Ein kommunistischer Jugendredner sprach vom Dach der Erichpleis an der Spielwiese nach vor Beginn der Beerdigung zu den Erichpleis und forderte auf, die Tote zu rächen und gegen die Bourgeoisie und den Kapitalismus bis zum letzten Augenblick zu kämpfen. Kurz vor 12 Uhr erschienen der Leichenzug von Schwarzbefähigten gezogen. Der einfache, schmucklose Sarg war nur von einigen Kränzen bedeckt. Er von dem der U. S. D., der R. P. D., der ungarischen und russischen Sowjet-Republiken sowie von einem Blumengewinde der Akademie der Wissenschaften in Moskau, deren Mitglied die Verstorbene gewesen war, und auf dessen Schleife man die Worte las: "Der unermüdeten Kämpferin der Weltrevolution gewidmet. Ferner sah man Kränze des Berliner Volksrates, der sozialdemokratischen Stadtverordneten Grob Berlins, der U. S. D., Magdara, Halle, der Kom-

munistischen Partei Hamburg, Bremen, München, Düsseldorf usw. Fast alle bekannten Führer der U. S. D. und der R. P. D. waren erschienen, so Adolf Hoffmann, die Medis, amalie Kurt Rosenfeld und Theodor Dittmann, Clara Zetkin, Krumm, Haase usw. Von sechs in der Mitte des Platzes stehenden Wagen, die vollkommen schmucklos waren, wurde von den Mitgliedern der R. P. D. Oberlein, Buchlig, Dr. Gerdner, Lange und Nisch, letztere beide Mitglieder des Volksrates, und Brande gesprochen. Die Redner beschäftigten sich mit der Ermordung Rosa Luxemburgs und gaben an, dass die "Vermeuchalte" als Opfer ihrer Ideen fallen musste. Aber ihre Ideen lebten weiter und die R. P. D. werde nicht ruhen, bis diese Forderung erfüllt sind.

Gegen 12 Uhr setzte sich der Leichenzug in Bewegung unter Vorantritt von Musiktruppen. Voran der Leichenzug, dann folgten die Führer, die Freunde der Verstorbenen, darunter auch zwei Russinnen, die mit Rosa Luxemburg verwandt sind, Johann der Trauerzug.

Am Nachmittag fand die Beisetzung auf dem Gemeindefriedhof in Friedrichsfelde statt, wo Adolf Hoffmann sprach.

Bis in die Mittagsstunden war alles ruhig verlaufen, keinerlei Zwischenfälle waren vorgekommen. Durch den Fehlschlag der Generallstreikpropaganda ist die Beteiligung der Arbeiterschaft an der Beisetzungsfestlichkeit wohl hinter den Erwartungen der radikalen Drahtzieher zurückgeblieben.

Aus allen Teilen des Reiches wird gemeldet, dass die Arbeiterschaft trotz der Aufforderung der Kommunisten und Unabhängigen, am Beerdigungstage der Rosa Luxemburg zu streiken, überall bei der Arbeit geblieben ist.

Frankfurt a. M., 13. Juni. Im Zusammenhang mit dem 24stündigen Ausstande aus Anlaß der Beerdigung für Rosa Luxemburg sind Demonstrationen in einer Reihe von Betrieben eingebracht und haben deren Schließung erzwungen.



11774 70010

Zentralstelle des  
Hamburgischen Kolonialinstituts.

R. Luxemburg

Signatur: *El p*

Datum: 6. Juni 1919

**Deutsche Allgemeine Ztg. (Berlin)**  
**Nr. 274****Die Beerdigung Rosa Luxemburgs**

Nachdem die Leiche Rosa Luxemburgs am gestrigen Tage freigegeben worden ist, fand heute vormittag die Einfargung unter Beisein der nächsten Freunde der Verstorbenen sowie Vertretern der kommunistischen und unabhängigen Partei statt. Inzwischen hat sich ein Ausschuss der genannten beiden Parteien gebildet, um eine Beerdigungsfeier in großem Stil vorzubereiten. Bisher feststehend ist aber nur, daß die Beerdigung der Frau Luxemburg am Freitag, den 13. Juni, auf dem städtischen Friedhof in Friedrichsfelde erfolgt. Bekanntlich war anlässlich der Beisetzung Liebknechts und der gefallenen Januarkämpfer neben der Gruft von Liebknecht ein Platz für die Leiche Rosa Luxemburgs reserviert worden, und dort wird sie auch beigesetzt werden. Die Radikalen propagieren, daß am kommenden Freitag die Arbeit in sämtlichen Fabriken Groß Berlins eingestellt wird. Demonstrationen in der inneren Stadt werden wohl nicht stattfinden, um jeden Anlaß zu Zusammenstößen mit Regierungstruppen zu vermeiden. Dagegen plant man vor und nach der Beerdigung an diesem Tage die Abhaltung riesiger Trauerfeiern unter freiem Himmel. Die Kommunisten wollen sich mit einem Aufruf an das Proletariat von Deutschland, Rußland, Frankreich, England wenden, um gleichzeitig am kommenden Freitag Trauerfeiern in diesen Ländern für die getötete Führerin zu veranstalten.

11774 : COM - CC

Zentralstelle des  
Hamburgischen Kolonialinstituts.

Signatur: Luxemburg, Rosa

Datum: 16. Juni 1919

## Hamburger Nachrichten

Nr. 300

### Ausstände für Rosa Luxemburg in Italien.

(Drahtmeldung)

wtb. Bern, den 15. Juni.

Gestern wurde versucht, in Mailand den allgemeinen Ausstand zu erklären. Popolo d'Italia schreibt, daß die Ursache des Ausstandes mit der Beisetzung von Rosa Luxemburg in Verbindung zu bringen sei. Zwischenfälle traten nicht ein. Secolo meldet, daß der allgemeine Ausstand in Rom fortbauert und daß wegen der Beerdigung von Rosa Luxemburg auch in Turin der Ausstand erklärt wurde. Zusammenstöße zwischen Polizei und Arbeitern fanden statt, wobei es einige Verwundete gab. Die Menge sang das Lied „Tod dem König“. Der Ausstand soll heute noch andauern. Aus Carrara und anderen Orten wurden ebenfalls Ausstände gemeldet. In Spezia wurden von der Menge einige Geschäfte erbrochen als Protest gegen die Teuerung.

**Die theoretische Arbeit Rosa Luxemburgs.**

Von A. Thälmann

Unter den Kolbenhieben eines halbdutzendigen Werkzeuges der Gegenrevolution erfolgte am 15. Januar 1919 das genialste Mord, das seit Marx und Engels in der internationalen Arbeiterbewegung gewirkt hat. Die Lubendörff und Wittich lenkten den Arm, der Rosa Luxemburg niederstieß, die Scheidemann inspirierten ihn. So endete eine Laufbahn, die begonnen hatte in der alten Sozialdemokratie, damit, daß dieselbe Sozialdemokratie sie durch Mordhand abbrechen ließ. Nicht so brutal und mörderisch, aber theoretisch und praktisch um so schärfer und schneidender war der Gegensatz Rosa Luxemburgs zu den Weggenossen von einst, den Kautsky, Hilferding usw. geworden. Von den alten theoretischen Führern der alten Sozialdemokratie waren es allein Franz Mehring und Clara Zetkin, die mit ihr zusammen den Weg bis zu Ende gingen, diese beiden allerdings die originallsten Köpfe und die feinsten Temperamente der deutschen Sozialdemokratie. Diese Entwicklung bedarf der Erklärung.

Der gemeinsame Boden der marxistischen Theorie, auf dem Rosa Luxemburg von Beginn ihres Wirkens in der deutschen Sozialdemokratie mit den Kautsky usw. zu stehen schien, war in Wirklichkeit nur scheinbar. In theoretischen Differenzen, die sich im Laufe der Zeit entwickelten, lagen begründet in der Verschiedenheit der Ausgangspunkte von Anfang an. Die Gründe dafür liegen nicht nur darin, daß Rosa Luxemburg der originallste und kritischste Kopf war, den die marxistische Theorie seit den 90er Jahren besaß, sondern auch in dem verschiedenen sozialen und politischen Milieu, der ihr Mutterboden war. Die Kautsky, Hilferding usw. sind die echten Sproßlinge der parlamentarisch-gewerkschaftlichen Stagnationsperiode von 1890-1914. Rosa Luxemburg wurzelte nicht nur in der marxistischen Theorie, — ein Boden, der beiden gemeinsam war, nur abstrakt genommen — sie wurzelte auch in der polnischen und russischen Bewegung, deren Charakter grundverschieden war von der deutschen. Das war die Wirkung des deutschen Milieus auf die Kautsky, Hilferding usw., war das, was Rosa Luxemburg später Epigonentum und Offiziententum der Theorie nannte. Es war die Ausbeutung der Theorie im Sinne der parlamentarisch-gewerkschaftlichen Praxis und die Verlegung des revolutionären Elements des Marxismus in die Wollenhöhe der Spekulation. Die Kautsky, Cunow usw. wußten vortreffliche Analysen der Klassenkämpfe und der Gesellschaftsformationen der Vergangenheit zu liefern — von der Untersuchung der Gesellschaft der Australneger, bis zur Analyse der großen französischen Revolution — sie entwarfen mit reicher Gründlichkeit ausgeklügelte Konstruktionen der Klassenkämpfe und der sozialen Gesellschaft der Zukunft, waren aber unfähig die Klassenkämpfe der Gegenwart in ihrem Übergang von der Stagnations- zur revolutionären Periode theoretisch zu führen. Der Marxismus befähigte sie wohl, dem Reformismus der Bernstein, Schippel usw. siegreiche kritische Schlachten zu liefern; aber diese theoretische Siege waren stetig begleitet von ebenso vielen praktischen Niederlagen im politischen Kampf.

Der Revisionismus war zu Beginn des 20. Jahrhunderts aufgeboten, aber praktisch eroberte er eine Position in der Partei

nach der anderen. In der theoretischen Führung des praktischen Kampfes schmeigten sich die Kautsky um so mehr der reaktionären Praxis des Revisionismus an, je mehr sie an Boden innerhalb der Partei gewannen. Diese Entwicklung endete folgerichtig damit, daß heute die Kautsky, Hilferding usw. die offiziellen Theoretiker und Wortführer der Scheidemann Partei geworden sind. Die Kautsky, Hilferding, die Bauer und Renner haben in den theoretischen Auseinandersetzungen mit dem Revisionismus der Partei wichtige Dienste geleistet. Sie haben vor allen Dingen die marxistischen Methoden und die Resultate der marxistischen Forschung in kleine Münze umgelegt. Die Popularisierung, ja Vulgarisierung des Marxismus ist ihre historische Leistung, der sie ihren internationalen Ruf verdanken. In ihren Händen wurde die marxistische Theorie kursiv in der Arbeiterbewegung; aber was sie an Ausdehnung gewannen, das verlor sie an Tiefe. Die Theorie in ihren Händen wurde platt, unselbständig, unkritisch gegenüber Marx selbst. Es entstand so das Marx-Pfaffenstüm, das auf die Worte des Meisters schwur, aber von seinem Geist verlassen war. Entsprechend dem Gehalt war die literarische Form: pedantisch, lebern, schulmeisterlich.

Es ist charakteristisch für Rosa Luxemburg, daß gleich ihre erste theoretische Arbeit einen selbständigen kritischen Charakter gegenüber der von Marx und Engels vertretenen Auffassung trug. Es ist das ihre Doktorarbeit über Polen. Nach streng marxistischer Methode gearbeitet, mit der Sorgfalt und umfassenden Stoffkenntnis ausgestattet, die alle ihre Arbeiten kennzeichnen, unterwarf sie die Resultate des marxischen Denkens über das polnische Problem, die einer völlig verschiedenen geschichtlichen Lage entsprangen, einer Kritik, die diese Lösung aufhob und die neue Lösung aus den neuen Verhältnissen entwickelte und so zugleich die theoretische Grundlage schuf für die Politik der sozialdemokratischen Partei Polens und Litauens.

Von demselben Charakter sind die Arbeiten, mit denen Rosa Luxemburg zuerst in der deutschen Bewegung auftrat. Die Aufsätze in der „Neuen Zeit“ über die Türken-Politik. Wilhelm Reebnecht und die offizielle Partei übertrugen wortgetreu von Marx die Türken-Politik der 60er Jahre auf die türkische Politik der 90er Jahre. — Rosa Luxemburg zeigte, daß die historischen Bedingungen dieser Politik nicht mehr vorhanden waren. Sie entwickelte mit dialektischer Meisterkraft die Grundzüge der neuen politischen Haltung, die die neuen politischen Verhältnisse erforderten. Es folgten dann die großen theoretischen Turniere mit den Revisionisten, und hier schlug Rosa Luxemburg die glänzendste und schärfste Klinge. Ihre Aufsätze und Arbeiten aus dieser Zeit sind die einzigen, die heute noch lesenswert sind, weil sie die einzigen sind, die zugleich neue theoretische Resultate enthalten, die die marxistische Theorie in ihrer Anwendung auf die politischen Aufgaben der Gegenwart selbständig weiter entwickeln. Die wichtigsten ihrer Arbeiten sind gesammelt in der kleinen aber inhaltsreichen Schrift: Reform oder Revolution.

Eine hervorragende Rolle spielte Rosa Luxemburg auch in der Auseinandersetzung mit dem Millerandismus in Frankreich. Die Kritik dieser Politik nahm vorweg die Kritik der Politik der Scheidemann.

Um die Wende des 20. Jahrhunderts traten in Deutschland mehr und mehr in den Vordergrund die imperialistischen Züge der bürgerlichen Politik. In der Beurteilung des Imperialismus entwickelten sich die theoretischen und dann auch die praktischen Gegensätze innerhalb der alten Sozialdemokratie. Das

**Wenden!**

marxistisches Zentrum, geführt von Kautsky, schied sich theoretisch ab von dem linksradikalen Flügel, dessen theoretische Wortführerin Rosa Luxemburg war. Mit dem Imperialismus trat in der Entwicklung eine neue Phase ein, die von Marx und Engels noch nicht erlebt und auch noch nicht theoretisch beschäftigt worden war. Die marxistischen Epigonen blieben hilflos gegenüber dieser Entwicklung, während die politische Praxis der Partei Schritt für Schritt in die Reize der imperialistischen Politik verwickelte. Der Imperialismus erschien den Kautsky und Konforten nicht als eine notwendige Phase, und zwar die Endphase des Kapitalismus, sondern nur als eine Schranke vereinzelter kürzerlicher Schichten, als eine Pause, über die die Geschichte zur „normalen“ kapitalistischen Praxis übergehen werde. Daher ihr Zurückfall in den Pazifismus, in die Illusionen der bürgerlichen Demokratie von anno dazumal. Das Anschwellen der imperialistischen Bewegung äußerte sich in Deutschland in der objektiven Verschärfung der Klassegegensätze, in der wachsenden Ausbeutung des Nur-Parlamentarismus und des Nur-Gewerkschaftertums. Das Problem der Massenaktion, des Massenstreiks auf politischem wie auf wirtschaftlichem Gebiet wurde aktuell. An diesem Problem mußte sich zeigen, ob der Marxismus imstande war, die theoretische Führung und Weiterentwicklung der politischen Kampfmethoden in die Hand zu nehmen oder nicht. An der Frage des Massenstreiks schieden sich daher zuerst die Wege zwischen dem Marx-Epigonentum und der selbständigen Anwendung des Marxismus, zwischen dem Marxismus, der in der Vergangenheit lebte und und die Zukunft ausmalte und dem Marxismus, für den die Theorie lebend in den Kämpfen der Gegenwart war. Diese Trennung trat ein 1910 im Kampf um den Massenstreik für das Preussische Wahlrecht. Die Kautsky usw. entschieden sich in der Praxis für den Nur-Parlamentarismus der offiziellen Partei. Sie wurden die theoretischen Apologeten der imperialistisch verfeuchten und erstarrten Parteipraxis. Der Massenstreik selbst, dessen erste Anwendung auf großer geschichtlicher Stufenleiter das russische Proletariat von 1905 gekostet hat, wurde in ihren Händen ein wesenloses, pedantisches Schema, über das sie dicke Bücher schrieben, die kein Mensch heute mehr lesen kann. Rosa Luxemburg erfaßte die erste geschichtliche Anwendung des Massenstreiks dialektisch und geschichtlich. Ihre kleine Schrift über „Massenstreik, Partei und Gewerkschaft“, die die Lehren aus der russischen Revolution zog, ist ein glänzendes historisches Bild, gleich meisterhaft der Form wie dem Inhalt nach, und sie ist gleichzeitig mehr als historisch, nämlich die Grundlegung für die politische Kampf-methode, die die Verschärfung der Klassegegensätze in West-europa unter dem Druck des Imperialismus erlebte.

Neben diesen Arbeiten und der lebendigen Teilnahme an der Agitation und der Propaganda der Partei gingen bei Rosa Luxemburg die Schulung der besten Köpfe der deutschen Arbeiterbewegung in der Parteischule. Sie machte dort die marxistische Ökonomie den Arbeitern zugänglich. Auch dabei zeigte sich ihre Eigenart darin, daß sie mehr bestrebt war, neue Fragen anzuregen, das Denken in Bewegung zu setzen, als fertige Formeln den Schülern einzutrichtern. Eine Reihe der besten Kräfte, über die die kommunistische Bewegung heute in Deutschland verfügt, sind aus dieser Schule hervorgegangen.

Die theoretische Hauptarbeit Rosa Luxemburgs ist „Die Akkumulation des Kapitals“, erschienen 1912. Diese Arbeit voll brachte das, was das dringendste Bedürfnis der Weiterentwicklung der Arbeiterbewegung war, die theoretische Bewältigung des geschichtlichen Wesens des Imperialismus auf Grund einer strengen ökonomischen Analyse.

Die Arbeit gab den Schlüssel zum Imperialismus. In der glänzend gehandhabten Waffe der marxistischen Ökonomie löste sie kritisch Resultate auf, zu denen Marx in bezug auf die Akkumulation gelangt war und entwickelte weiter, was bei Marx fragmentarisch und widerspruchsvoll geblieben war.

Es ist selbstverständlich, daß diese Arbeit, die eine Reihe von marxistischen Resultaten umwirft, aber erst dadurch der marxistischen Ökonomie in ihrer Anwendung auf die Probleme der Gegenwart zum Siege verhelfen konnte, sofort ins Feld rief den erbitterten Widerstand der Marxpfaffen, die auf jede Formel und jeden Buchstaben schwuren, aber unfähig waren, auch nur das Geringste an selbständiger Entwicklung der Ökonomie zu leisten.

Die Blattheit, gepaart mit Unerschämtheit dieser Kritiker kann man heute wieder nachlesen, wenn man sich die Mühe nimmt, aber es ist nicht der Mühe wert. Rosa Luxemburg hat

mit den Marx-Epigonen abgerechnet in einer kritischen Arbeit, die sie im Gefängnis schrieb.

Aber auch bei guten marxistischen Köpfen stieß „Die Akkumulation des Kapitals“ zunächst auf Widerspruch und mangelhaftes Verständnis. Diesen wird die neue Arbeit gegen die Kritiker der Akkumulation willkommen sein, die den Stoff in der einfachsten, durchsichtigsten und geschlossensten Art noch einmal darstellt. Die „Akkumulation des Kapitals“ erschien kurz vor Ausbruch der durch den Imperialismus hervorgerufenen Weltkatastrophe. Sie erschien also gerade zur rechten Zeit.

Während des Krieges schrieb Rosa Luxemburg die Junius-Broschüre, die schärfste und tiefste Analyse der Kriegsurachen, des Charakters des Krieges und zugleich die Entwicklung der revolutionären Politik der Arbeiterklasse im Kampfe gegen den Krieg. Die Dritte Internationale, ihre Grundlinien, ihre Taktik wurden theoretisch vorgezeichnet in den Leitungen über die Internationale, die der Junius-Broschüre angehängt sind. Im Kampfe selbst während des Krieges übernahm Rosa Luxemburg die theoretische Führung, insbesondere die Kritik der Halbheiten der Unabhängigen, ihrer pazifistischen Illusionen und ihrer praktischen Unzulänglichkeiten.

In der Revolution, die sie aus dem Gefängnis befreite, war keine Zeit zu langwierigen theoretischen Untersuchungen; es handelte sich um marxistische Praxis. All die Kampflosungen des Tages wurden von Rosa Luxemburg entscheidend bestimmt. Ihre überlegene Autorität, ihr rascher und sicherer Blick gaben ihr von selbst die Führung in die Hand.

Rosa Luxemburg schließlich war es, die das Programm des Spartakusbundes entwarf. Der Tiefe und Schärfe des theoretischen Gedankens entsprach bei Rosa Luxemburg die Klarheit, der Glanz, die Kraft, die Lebendigkeit des Stils. Ihre in deutscher Sprache geschriebenen Arbeiten gehören zu den Denkmälern der deutschen Literatur. Ihr Stil war so eigenartig, so selbständig, wie der Geist, aus dem heraus er geboren wurde: dialektisch geschmeidig, bildkräftig, packend; er vereinigte die strengsten wissenschaftlichen mit den höchsten künstlerischen Qualitäten. Mit der Gewissenhaftigkeit und Unermüdlichkeit, mit der Rosa Luxemburg am Inhalt arbeitete, arbeitete sie an ihrem Ausdruck, der literarischen Form.

Mitten im revolutionären Wogenbrand ist es nicht möglich, die theoretische Arbeit Rosa Luxemburgs einer umfassen- den Darstellung zu unterziehen. Wir haben uns genügen lassen, ihren Grundcharakter, den Charakter der Selbständigkeit, der Ursprünglichkeit, des revolutionären Willens, darzustellen.

Dieser Geist, der alle Arbeiten Rosa Luxemburgs befeuert, das war der Geist, der die Arbeiten eines Marx und Engels befeuerte. Die Kritik Marx'scher Resultate wurde von ihm geübt mit der lebendig und selbständig erfaßten Marx'schen Methode. Dieser Geist wird leben und Früchte tragen, bis er Fleisch geworden ist in der Wirklichkeit.

Rosa Luxemburg durfte nicht mehr schauen, wie der Gedanke, das Wort, Fleisch wird. Sie fiel im Kampfe — in voller Geistesfrische, gewaltige Aufgaben noch vor sich.

Die Bewegung selbst in ihrer Gesamtheit muß mühsam und tastend den Weg finden, den ein genialer Kopf wie Rosa Luxemburg nicht mehr erhellt. Aber nur so, durch den geschichtlichen Zwang, der der Vorhut der revolutionären Arbeiterbewegung auferlegt ist, selbst den Weg zu finden, wird diese Vorhut die nötige Kraft erwerben können, die sie ihrer Aufgabe gewachsen macht.



## Die Freiheit (Berlin)

Nr. *415***Rosa Luxemburgs literarischer Nachlaß**

Von der Genossin Mathilde Jacob, die wir seit Jahren als treue, opferwillige Parteigenossin kennen, wird uns geschrieben:

In der „Roten Fahne“, Abendausgabe vom 25. August, heißt es in dem Parteitagebericht unter anderem:

„Bezirksparteitag Berlin-Brandenburg beauftragt die Zentrale, sofort an die Herausgabe der Schriften Rosa Luxemburgs zu gehen.“

Die Zentrale spricht sich für die Annahme dieses Antrags aus, aber die praktische Ausführung wird wahrscheinlich daran scheitern, daß der Nachlaß Rosa Luxemburgs sich in den Händen eines Fräuleins befindet, die durch Bruch der Parteidisziplin nicht mehr zur Partei gehört. Es ist fraglich, ob sie das Material an uns herausgeben wird. Wir werden versuchen, das Material zu bekommen, um den Antrag verwirklichen zu können.“

Der Leitung der B. R. P. D. ist bekannt, daß fast alle schriftlichen Aufzeichnungen von Rosa Luxemburg nach ihrer Ermordung gestohlen worden sind. Sie hat trotz meines ständigen Drängens niemals versucht, diesen gestohlenen Schriften nachzuspüren.

Aber wer die Methoden der B. R. P. D. kennt, der kann nicht einmal wünschen, daß ihr die Veröffentlichung der Schriften Rosa Luxemburgs übertragen werden. Der einfache Nachdruck der Juniusbrochure durch die B. R. P. D. ist mit Druckfehlern und Entstellungen behaftet. Die Akkumulation des Kapitals oder Was die Epigonen aus der Marx'schen Theorie gemacht haben“, eine Antikritik von Rosa Luxemburg, kam derart aus dem Druck, daß ein Wühlbild sich bemüht fühlte, auf das Titelblatt zu schreiben: „Die Akkumulation des Kapitals oder was die B. R. P. D. aus der Marx'schen Theorie gemacht hat!“ Wir Freunde Rosa Luxemburgs mußten uns energisch gegen die Herausgabe zur Wehr setzen. Seht jetzt das Werk — nach über zwei Jahren — wiederum im Neudruck vor, ohne jedes Vorwort der Herausgeber. Wer könnte es auch schreiben?

Und da rufe ich mit Recht aus: Ihr Offensivler, ihr mögt dem Wort Offensiv jeden Sinn, der euch beliebt, unterlegen, aber — Hände weg von Rosa Luxemburg!

Viele Proletarier werden wohl verwundert gefragt haben, wer wohl das „Fräulein“ sein mag, die Rosa Luxemburgs Vertrauen in so hohem Maße besaß, daß sie sogar zur Hüterin ihrer geistigen Hinterlassenschaft bestellt wurde. Es widerstrebt mir, von mir selbst zu sprechen. Ist es doch so selbstverständlich, daß man seine Schuldigkeit tat und sie weiter tut.

Ich marschierte als einfacher Soldat im Spartakusbund, aber ich habe nie den Kampfesmut verloren, ich habe nie die Arbeit im Stich gelassen wie so manche der Offensivhelden, die heute in der Zentrale der B. R. P. D. sitzen. Ich arbeitete vor dem Kriege lange Jahre hindurch mit Karl Liebknecht, Rosa Luxemburg, Franz Mehring und vielen anderen. Ich leistete in der schwierigsten Zeit während des Krieges Leo Jogisches freiwillige Sekretärsdienste. Denn der Spartakusbund hatte keine Mittel, und wir alle, die wir in ihm kämpften und arbeiteten, opfereten unseren letzten Pfennig und unsere äußerste Kraft. Es war eine erheblich aufreibendere Arbeit als heute. Wir kamen nicht auf Festung! Wir wanderten in die Gefängnisse, in die Zuchthäuser.

Wie schwierig war es, die Beiträge für die Spartakusbriege zu bekommen! Wer schrieb außer Rosa Luxemburg für die Spartakusbriege? Alle Mitteilungen hierfür gingen durch meine Hände, und neben ganz winzigen Beiträgen von anderer Seite schrieb außer Rosa Luxemburg nur — der „Opportunisi“ Paul Levi. Er schrieb aus dem Schützengraben, aus der Garnison. Damals gab sich nicht einmal einer zur Dedadresse her!

Heute haben ungeheuer viel ihr revolutionäres Herz entbedt und sprechen von mir als „Fräulein“. Aber weshalb bin ich für diese „Fräulein“ und nicht mehr Genossin? Wahrscheinlich, weil ich die Zeitschrift Paul Levis „Unser Weg“ verantwortlich zeichne. Ja, ich bekenne mich ganz offen zur Richtung Levi, aber ich hatte gleich den anderen Genossen ein Recht darauf, meinen Ausschluß und seine Gründe zu erfahren. Nun, trotz Ausschluß und trotz-

allem, ich bin kein schlechterer Genosse geworden, wohl aber werde ich manchem „Genossen“ gelegentlich mal die „Leviten“ lesen.

Wahrscheinlich, wäre es nicht so traurig, es wäre zum Lachen, daß diese Zentrale der B. R. P. D. sich als geistige Erbin Rosa Luxemburgs aufspielt.“

## Vorwärts (Berlin)

Nr. 174

**Die Stimme Rosa Luxemburgs.**  
Kritik des Bolschewismus.

Aus dem Nachlaß Rosa Luxemburgs gibt Paul Levi eine Schrift über die russische Revolution heraus. Diese Schrift ist von Rosa Luxemburg im Sommer 1918 im Gefängnis geschrieben worden, also zu einer Zeit, als der Weltkrieg noch fortwährte, andererseits die russische Bolschewistenherrschaft schon etwa drei Vierteljahre ihrer Existenz hinter sich hatte. Die Schrift Rosa Luxemburgs stellt sich keineswegs als Propagandaschrift für den russischen Bolschewismus dar, sondern als eine — wenn auch nicht feindselige —, so doch sehr herbe Kritik an den Maßnahmen Lenins und Trozkis. Man begreift daher, daß diese Schrift, wie Levi in seiner Vorrede mitteilt, von den kommunistischen Parteipäpsten für den Flammentod bestimmt war.

Die persönliche Rechtfertigung Levis, daß er die Schrift überhaupt herausgibt, hat Sinn auch nur gegenüber diesen Leuten, die zwecks Züchtung einer Heiligenlegende die wahre Meinung einer Toten zu unterdrücken trachteten. Das deutsche Proletariat hat ein Recht darauf, die wirkliche Rosa Luxemburg und nicht eine von der kommunistischen Geschichtsklitterung zurechtgemachte falsche kennen zu lernen.

Es dürfte für die Eberleinsche Buttschzentrale schon allein ein schwerer Schlag sein, wenn man gleich auf den ersten Seiten der Luxemburgschen Broschüre folgendes liest:

Das Erwachen der revolutionären Latkraft der Arbeiterklasse in Deutschland kann nimmermehr im Geiste der Bevormundungsmethoden der deutschen Sozialdemokratie fetigen Angedenkens durch irgendeine Massensuggestion, durch den blinden Glauben an irgendeine fleckentote Autorität, sei es die der eigenen „Anführer“ oder die des „russischen Beispiels“ hervorgezaubert werden. Nicht durch Erzeugung einer revolutionären Hurrastimmung, sondern umgekehrt: nur durch Einsicht in den ganzen furchtbaren Ernst, die ganze Kompliziertheit der Aufgaben, aus politischer Reife und unglaublicher Selbstständigkeit, aus kritischer Urteilsfähigkeit der Massen, die von der deutschen Sozialdemokratie unter verschiedenen Vorwänden jahrzehntelang systematisch erötet wurde, kann die geschichtliche Aktionsfähigkeit des deutschen Proletariats geboren werden.

Mit feherischer Voraussetzt hat Rosa Luxemburg hier nicht wie sie glaubte, die Sozialdemokratische Partei, sondern die gewissenlosen Anstifter des Märzputsches furchtbar verurteilt.

Aber wichtiger ist die positive Kritik, die Rosa Luxemburg an der bolschewistischen Herrschaft übt. Mit großem Scharfsinn weist sie nach, daß die Mittel, mit denen Lenin und Trocki sich zur Herrschaft aufgeschwungen haben, nicht nur keine sozialistischen sind, sondern dem Sozialismus geradenwegs die Zukunft verbauen. Das gilt namentlich für die Parole Lenins an die Bauern, sich des Landes zu bemächtigen. Rosa Luxemburg schreibt:

Die Parole nun, die von den Bolschewiki herausgegeben wurde: sofortige Besitzergreifung und Aufteilung des Grund und Bodens durch die Bauern, mußte geradezu nach der entgegengesetzten Richtung wirken. Sie ist nicht nur keine sozialistische Maßnahme, sondern sie schneidet den Weg zu einer solchen ab, sie türmt vor der Umgestaltung der Agrarverhältnisse im sozialistischen Sinne unüberwindliche Schwierigkeiten auf.

In diesem Zusammenhange fällt Rosa Luxemburg auch das herbe Urteil:

## Vossische Zeitung (Berlin)

nr. 597

Rosa Luxemburg  
gegen die Bolschewisten.

Eine Schrift aus dem Nachlaß.

Der exkommunizierte Kommunist Paul Levi leitet die Ausgabe einer Schrift aus dem Nachlaß von Rosa Luxemburg: „Die russische Revolution“, Verlag Gesellschaft und Erziehung, mit dem Geständnis ein, daß er im Herbst alles getan habe, um die tapfere Frau, die den Bolschewisten die Wahrheit sagen wollte, zum Schweigen zu bringen. Was Frau Luxemburg damals nicht sagen durfte, dient jetzt ihrem früheren Abjunkten als Waffe in einem Kampf, zu dem er sich entschloß, nachdem er Jahre lang die Politik des Schweigens und Vertuschens mitgemacht hatte. Die Schrift war 1918 eine politische Tat. Ihre Veröffentlichung hätte vielleicht die Nachahrer der bolschewistischen Methoden in der ersten Zeit der deutschen Revolution verhindert, und sie hätte möglicherweise eine gerechtere Beurteilung Rosa Luxemburgs in weiteren Kreisen herbeigeführt. Ihr Einfluß war es, der in das Programm des Spartakus-Bundes in bewußtem Gegensatz zu den russischen Methoden den Satz einfügte:

„Die proletarische Revolution bedarf für ihre Ziele keines Terrors. Sie haßt und verabscheut den Menschenmord.“

Die Einleitung Paul Levis, die ebenso lang ist wie die Schrift Rosa Luxemburgs, gibt aus ihrer kritischen Stellungnahme die Folgerungen für die neueste Entwicklung der bolschewistischen Politik und Taktik. Seit die Schrift entstanden ist, sind mehr als drei Jahre vergangen. Was damals nur der unbeirrbaren Geistigkeit Rosa Luxemburgs klar war, ist heute vielfach auch in früher linksradikalen Kreisen, zum Gemeinplatz geworden.

Besonders eingehend behandelt Rosa Luxemburg die Schuld der Bolschewisten an dem russischen Zusammenbruch durch die Verfestigung des „Selbstbestimmungsrechts der Nationen“ in einer Form, die den staatlichen Verfall Rußlands herbeiführen mußte. Mit scharfer Ironie schreibt sie:

„Statt gerade im Geiste der neuen internationalen Klassenpolitik, die sie sonst vertraten, die kompakteste Zusammenfassung der revolutionären Kräfte auf dem ganzen Gebiete des Reiches anzustreben, die Integrität des russischen Reiches als Revolutionsgebiet mit Zähnen und Nägeln zu verteidigen, die Zusammengehörigkeit und Untertrennlichkeit der Proletarier aller Nationen im Bereiche der russischen Revolution als oberstes Gebot der Politik allen nationalitätlichen Sonderbestrebungen entgegenzustellen, haben die Bolschewiki durch die dröhnende nationalistische Phraseologie von dem „Selbstbestimmungsrecht bis zur staatlichen Los-trennung“ gerade umgekehrt der Bourgeoisie in allen Randländern den erwünschtesten, glänzendsten Vorwand, geradezu das Banner für ihre konterrevolutionären Bestrebungen geliefert. Statt die Proletarier in den Randländern vor jeglichem Separatismus als vor rein bürgerlichem Fallstrick zu warnen, haben sie vielmehr die Massen in allen Randländern durch ihre Parole verwirrt und der Demagogie der bürgerlichen Klassen ausgeliefert. Sie haben durch diese Forderung des Nationalismus den Zerfall Rußlands selbst

herbeigeführt.“

Während die Bolschewisten in Rußland die Volksabstimmung der fremden Nationen Rußlands über ihre staatliche Zugehörigkeit als das wahre Palladium jeglicher Freiheit und Demokratie feiern, zertrümmerten sie das Selbstbestimmungsrecht in Rußland selbst. Rosa Luxemburg erklärt, die Entziehung politischer Rechte könne als eine vorübergehende Kampfmaßnahme notwendig werden. Sie ist aber weit entfernt, die bolschewistische Gewaltherrschaft zu billigen. Vielmehr schreibt sie:

„Ein Wahlrecht, das eine allgemeine Entrechtung ganz breiter Schichten der Gesellschaft auspricht, das sie politisch außerhalb des Rahmens der Gesellschaft stellt, während es für sie wirtschaftlich innerhalb ihres Rahmens selbst keinen Platz zu schaffen imstande ist, eine Entrechtung nicht als konkrete Maßnahme zu einem konkreten Zweck, sondern als allgemeine Regel von dauernder Wirkung, das ist nicht eine Notwendigkeit der Diktatur, sondern eine lebensunfähige Improvisation. Sowohl Sowjets als Rückgrat, wie Konstituante und allgemeines Wahlrecht!“

Es sei, so sagt Frau Luxemburg, eine offenkundige unbestreitbare Tatsache, daß ohne freie ungehemmte Presse, ohne ungehindertes Vereins- und Versammlungsleben gerade die Herrschaft breiter Volksmassen völlig undenkbar sei, und weiter erklärt sie in wahrhaft prophetischem Geist, der Sozialismus lasse sich seiner Natur nach nicht oktroyieren, durch Ukase einführen.

„Das Negative, den Abbau, kann man bekämpfen, den Aufbau, das Positive, nicht. Neuland. Tausend Probleme. Nur Erfahrung ist imstande, zu korrigieren und neue Wege zu eröffnen. Nur ungehemmt schäumendes Leben verfällt auf tausend neue Formen, Improvisationen, erhält schöpferische Kraft, korrigiert selbst alle Fehlschritte. Das öffentliche Leben der Staaten mit beschränkter Freiheit ist eben deshalb so dürftig, so armselig, so schematisch, so unfruchtbar, weil es sich durch Ausschließung der Demokratie die lebendigen Quellen allen geistigen Reichtums und Fortschritts absperrt.“

Die Wiedergeburt der Massen suche Lenin durch Diktatur, durch diktatorische Gewalt der Fabrikauflöser, drakonische Strafen, Schreckensherrschaft zu erreichen. Das sind aber, so sagt Rosa Luxemburg, alles Mittel, die diese Wiedergeburt verhindern. „Der einzige Weg zu dieser Wiedergeburt ist die Schule des öffentlichen Lebens selbst, uneingeschränkte breiteste Demokratie, öffentliche Meinung. Gerade die Schreckensherrschaft demoralisiert.“

Lenin und Trotski haben an Stelle der aus allgemeinen Wahlen hervorgegangenen Vertretungskörperschaften die Sowjets als die einzige wahre Vertretung der arbeitenden Massen hingestellt. Aber mit dem Erdrücken des politischen Lebens im ganzen Lande muß auch das Leben in den Sowjets immer mehr erlahmen. Ohne allgemeine Wahlen, ungehemmte Press- und Versammlungsfreiheit, freien Meinungskampf erstirbt das Leben in jeder öffentlichen Institution, wird zum Scheinleben, in der die Bureaucratie allein das tätige Element bleibt. Diesem Gesetz entzieht sich niemand. Das öffentliche Leben schläft allmählich ein, einige Duzend Parteiführer von unererschöpflicher Energie und grenzenlosen Idealismus dirigieren und regieren, unter ihnen leitet in Wirklichkeit ein Duzend hervorragender Köpfe und eine Elite der Arbeiterschaft wird von Zeit zu Zeit zu Versammlungen aufgeboden, um den Reden der Führer Beifall zu klatschen, vorgelegten Resolutionen einstimmig zuzustimmen, im Grunde also eine Claqueurwirtschaft — eine Diktatur allerdings, aber nicht die Diktatur des Proletariats, sondern die Diktatur einer Handvoll Politiker.“

Rosa Luxemburg sieht auch voraus, daß die Landverteilungspolitik der Bolschewisten zur Schaffung einer neuen Schicht von Besitzern mit scharfer anti-sozialistischer Tendenz führen werde. Auf die Macht dieser Bauernmassen führt Paul Levi in seiner Einleitung die Tatsache zurück, daß heute in Rußland der Kapitalismus wieder im Aufstieg ist. Und er schließt mit dem resignierten Satz: „Womit sollen die deutschen Arbeiter Stinnes bekämpfen, wenn er ihnen aus der „Roten Fahne“ den Artikel von Lenin vorliest: „Die persönliche Interessiertheit hebt die Produktion.“

## Vorwärts (Berlin)

Nr. 611

**Rosa Luxemburg keine Bolschewistin.**

Die Veröffentlichung der hinterlassenen Schrift Rosa Luxemburgs hatte die KPD. in einige Verlegenheit versetzt. Schließlich tat die Zentrale, was sie in allen Nöten zu tun pflegt: Sie versteckte sich hinter einer Erklärung Klara Zetkins. In dieser Erklärung wurde behauptet, die Broschüre Rosa Luxemburgs entspräche nicht der Auffassung, die Rosa Luxemburg nach ihrer Befreiung aus der Schutzhaft und bis zu ihrer Ermordung in der Öffentlichkeit vertreten habe. Gegen diese Darstellung protestiert nun Paul Lange, einer der Mitbegründer des Spartakusbundes, in einer Zuschrift an die „Freiheit“. Paul Lange schreibt:

Was Klara Zetkin schreibt, ist falsch. Rosa Luxemburg hat sich nie dazu hergegeben, etwas einfach deswegen zu schreiben, weil es von den Bolschewisten gewünscht wurde. Sie ist auch innerlich nie Bolschewistin geworden; sie wünschte nicht, ein politisch unwissendes Proletariat durch demagogische Mittel zu beherrschen; sie wollte vielmehr die politische Intelligenz und Tatkraft des Proletariats steigern, damit es Herrscher werde. Das geht aus allen Aufsätzen hervor, die Rosa Luxemburg damals geschrieben hat.

Den ganzen Weltkrieg hindurch haben sich Rosa Luxemburg, Leo Jogiches, Franz Mehring ihre kritische Haltung gegenüber den Leninisten zu wahren gewußt.

Wenn nach dem Kriege der organisatorische Zusammenschluß des Spartakusbundes mit den deutschen Leninisten durch die Gründung der Kommunistischen Partei erfolgt ist, so entsprach das weniger den inneren Wünschen Rosa Luxemburgs und Leo Jogiches, als vielmehr der Absicht, nicht neben dem Spartakusbund eine neue Partei entstehen zu sehen. Es war auch nicht nur ein Zeichen von politischer Langeweile, sondern ein positives Zumausdruckbringen jener in der Broschüre enthaltenen kritischen Gedanken, daß Rosa Luxemburg in Übereinstimmung mit der damaligen Zentrale des Spartakusbundes im Dezember 1918 ein politisches Programm des Spartakusbundes herausgab — kurz vor dem Gründungsparteitage der Deutschen Kommunistischen Partei. Das noch heute schwarz auf weiß vorliegende Programm des Spartakusbundes war ein Vorbehalt, eine Demonstration gegen die bolschewistische Taktik. Es sollte auch eine politische Festlegung der zu gründenden Kommunistischen Partei sein. Das bleibt selbst dann wahr, wenn auch heute noch einige dieses Programm nicht begreifen, die es damals mit beschlossen haben, oder wenn es einige verleugnen.

Der Versuch Klara Zetkins, die historische Gestalt Rosa Luxemburgs zu einer Anhängerin der bolschewistischen Taktik, zu einer Terroristin zu machen, wird von all denen zurückgewiesen werden, mit denen sich diese gerade in den Januartagen 1919 über solche Fragen ausgesprochen hat.

Es bleibt schon dabei, daß die geistige Verantwortung für Putztaktik und Terror-Anbeterie allein auf den Leuten vom geistigen Niveau der Oberlein-Zentrale lastet.



## Vorwärts (Berlin)

Nr. 357

## Der Mord im Edenhotel.

## Eine Aussage des Jägers Runge.

Berlin, 29. Mai, vormittags 10 Uhr.

Es erscheint der frühere Sergeant Runge und macht in Gegenwart des Redakteurs Kuttner und des Sekretärs Franke folgende Aussage:

Ich habe am Edenhotel am 15. Januar 1919 von 7 bis 10 Uhr abends Posten gestanden. Dr. Liebknecht ist bei seiner Einführung geschlagen worden von einem gewissen Jäger Braunes. Dr. Karl Liebknecht hat auf dem Schädel zwei Wunden (Spalten) mit dem Kolben erhalten. Er hat darauf um Waite, die ihm verweigert wurde. Ebenso wurde ihm verweigert, nach der Toilette zu gehen. Bei dieser ganzen Begebenheit war Kapitänleutnant Pflug-Hartung zugegen. Beim Abtransport hat der Matrose v. Butkowsky auf den Dr. Liebknecht eingeschlagen. Zehn Minuten später wurde Frau Luxemburg eingeliefert. Da machten der Chauffeur Janscho und Perschel die Karabiner zurecht und verlangten von mir scharfe Patronen, die ich verweigerte. Inzwischen kam ein Offizier, der mir den Befehl gab, diese Bande nicht mehr lebend aus dem Edenhotel herauszulassen. Ich sollte von meinem Karabiner Gebrauch machen und schießen. Den Offizier kenne ich mit Namen nicht. Der zweite Offizier war Oberleutnant Vogel, der mir denselben Befehl gab. Der dritte Offizier war Oberleutnant Pflug-Hartung, der mir denselben Befehl gab und sagte: Ihr Name wird notiert. Wir haben hier eine hohe Prämie von 150 000 Mark auf diese beiden Köpfe gesetzt. Diese Befehle, die mir gegeben werden, hätte ich streng auszuführen. Ich sagte darauf, ich mache von meiner Schusswaffe nicht Gebrauch. Darauf erwiderte Pflug-Hartung, dann solle ich den Kolben nehmen. Er sagte: „Rosa Luxemburg wird Ihnen durch Oberleutnant Vogel hinaus und in die Arme geführt, und Sie haben nur zuzuschlagen, merken Sie sich das.“ Ich war in Verwirrung geraten. Der Jäger Dreger sagte zu mir: „Diese hohen strengen Befehle müssen wir schon ausführen.“ Jetzt wurde Frau Luxemburg durch den Oberleutnant Vogel, der sie in den Armen hatte, hinausgeführt. Nach Aussage eines Fährtrichs Weinholt soll Frau Luxemburg schon vorher Kolbenschläge von einem Fährtrich Hoffmann erhalten haben. Von meiner Schusswaffe machte ich nicht Gebrauch, sondern, um meinen Befehl auszuführen, stieß ich nur Frau Luxemburg. Sie fiel um, oder vielmehr Oberleutnant Vogel riß sie um. Sie wurde sofort in das bereitstehende Auto geschleppt. Ich sagte Frau Luxemburg nicht an, sondern es waren Dreger, Janscho und Perschel. Ich glaube, daß Oberleutnant Vogel dabei noch geholfen hat. Ich selber habe auch der Frau Luxemburg keinerlei Verletzungen zugefügt, sondern nur leicht gestoßen, um den mir erteilten Befehl auszuführen. Die Offiziere hatten mir nämlich gedroht: wenn ich den Befehl nicht ausführe, dann müßte ich auch sterben. Beim Abtransport sprang Leutnant Krull auf das linke Trittbrett und

schon in unmittelbarer Nähe der Münberger Straße der Frau Luxemburg eine Kugel in den Kopf.

Das erste Mal ging die Pistole nicht los. Darauf sprang er vom Auto ab, ging die Münberger Straße zurück in das Edenhotel. Inzwischen erschien ein Offizier bei mir und sagte: „Sie haben Ihre Sache sehr

gut gemacht. Gehen Sie sofort nach oben vier Treppen (Edenhotel) und lösen Sie den Scheißer da oben ab, mit dem ist das oben nichts los. Da ist auch der Redakteur von der „Roten Fahne“, den müssen Sie erschießen.“ Auf der Treppe angekommen, kam mir Leutnant Krull schon entgegen und sagte zu mir: „Du sollst sofort nach oben kommen und Ordnung schaffen,

da ist auch der Redakteur von der „Roten Fahne“, den sollst Du sofort erschießen.“

Ich fragte Krull, woher die Befehle kommen, da ich schon meine Befehle hätte. Krull sagte zu mir: „Die Befehle kommen von Herrn Hauptmann Papst, die müssen ausgeführt werden.“ Oben stand ein Mann an der Wand. Einer saß daneben. Krull nahm mir meinen Karabiner ab, sah nach, ob er geladen war und sagte zu mir: „Ich gehe dreimal hin und her, wenn ich das dritte Mal zurück-

komme, haben Sie zu schießen, das ist das Zeichen.

Das Personal ist schon oben alles weggeräumt.“ Das stimmte auch. Ich sagte meinen Karabiner. In der Aufregung und Verwirrung fiel er mir aber zu Boden. Der Redakteur der „Roten Fahne“ kam auf mich zu und sagte zu mir: „Kamerad, schieß nicht, ich habe noch eine Aussage zu machen.“ Er wurde in ein Zimmer geführt und vernommen und dann wieder abgeführt. Darauf sagte ein Offizier zu Krull: „Sie haben den Mann abzuführen und dafür zu sorgen, daß ihm nichts passiert.“ Ich ging auf meinen Posten zurück. Unten angekommen, sagte Dreger zu mir: „Du hast ja Deinen Befehl doch wohl nicht ausgeführt, Du hast ja nicht geschossen, denn es hat ja nicht geknallt.“ Dann sagte Dreger, ich solle Ablösung holen, ihn friere so. Ich ging in das Wachlokal zurück. Inzwischen waren die anderen auch zurückgekommen und brüsteten sich damit, namentlich der Jäger Friedrich, sie hätten Liebknecht ordentlich eins gebrannt. Friedrich zeigte mir auch seine Pistole, er habe auch mitgeschossen. Ich fragte Friedrich, wie das gekommen ist. Darauf sagte Friedrich zu mir:

„Die Flucht ist künstlich herbeigeführt

(es kann auch gelaufen haben, die Flucht ist vorsätzlich herbeigeführt) worden. Die Offiziere haben das Messer Liebknechts genommen und dem Leutnant Schulz zur See damit in die Hand gegeben, um vorzutäuschen, daß Liebknecht sie angegriffen habe und dann erschossen sei.“

Die Transportmannschaften haben dann auch gesagt: „Ja Runge, die Luxemburg, die alle Sau, schwimmt schon.“ Ich fragte: „Ja warum habt Ihr denn Frau Luxemburg ins Wasser geschmissen?“ Da sagte Leutnant Vogel: „Die alte Sau hat nicht mehr verdient.“ Sie hätten auf Befehl gehandelt. Darauf setzten sich die Mannschaften an den Tisch. Es wurde Wein und Cognat getrunken. Ich habe auf dem Strohsack gelegen und war furchtbar aufgeregt und verwirrt. Ich wurde gefragt, ob ich mittrinken will, was ich verneinte. Bei Tisch ging es sehr lustig zu. Es wurde viel getrunken. Ich wurde beglückwünscht, hauptsächlich vom Leutnant Jander sowie von allen Offizieren. Es wurde mir gesagt, mir passiere nichts. Ich lächelte nach einem ande-

M. v. d. L.

ren schönen Städtchen, da lebe ich glücklich, herrlich und in Freuden. Ich erwiderte aber darauf, daß es mir doch an den Kragen gehen könnte und böse Folgen haben könnte.

Zwei Tage darauf wurde die Wache abgelöst und wir wurden nach dem Zoo verlegt. Ich wollte gern wegmachen, aber die Offiziere ließen mich nicht weg. Ich wollte nämlich Anzeige erstatten. Eines Abends im Zoo, als ich von Posten kam, begegnete mir Leutnant Diepmann und der Jäger Friedrich. Friedrich sagte: „Da kommt ja Runge.“ Leutnant Diepmann sagte: „Ja Mann, wo bleiben Sie denn, ich suche Sie schon lange.“

Sie müssen fort, denn wir fliegen alle ins Zuchthaus, wenn Sie die Wahrheit sagen

und wenn Sie nicht fortkommen. Er ging mit mir nach dem Werbebureau und brachte mich zum Husarenregiment Nr. 8 zum Rittmeister Weber, der schon in Kenntnis gesetzt war.

(Für den Sekretär Franke tritt die Stenotypistin Frau Dreyfuß als Protokollführerin ein.)

Ich kam nun zum Husarenregiment 8, Rittmeister Weber. Auch da wurde ich gefeiert. Sämtliche Offiziere vom Jägerregiment 2 drangen auf mich ein, daß ich flüchtig werden mußte. Wir ritten weiter bis nach Wünsdorf. Ich kam aus dem Dienst nicht heraus. Die Offiziere ließen mich nicht aus den Händen. Eines Tages vormittags war ich mit dem Reinigen der Gulaschkanone beschäftigt. Es kamen zwei kleine Kinder auf den Hof und sagten, Husar Runge soll mal auf die Straße kommen zu einem Soldaten. Ich ging auf die Straße, da kam mir ein Unteroffizier entgegen und sagte zu mir:

Mensch, Du mußt flüchtig werden,

ich bin hergeschickt auf Befehl des Herrn Oberst Weichs (es handelt sich um den Kommandanten des 8. Husarenregiments). Er zeigte mir die Abschrift des Haftbefehls, die ich gelesen habe und sagte zu mir: Du mußt sofort weg. Er brachte mir auch einen Fahrchein mit einem roten Streifen. Ich sollte nach Köln fahren. Außerdem gab er mir 240 M., über die ich quittiert habe. Ich sagte darauf: Dann müßte ich erst meinen Wachtmeister und den Rittmeister Weber in Kenntnis setzen, was ich auch tat. Der Wachtmeister sagte zu mir: Das könne er auf sein Gewissen nicht nehmen, er müßte erst Herrn Rittmeister Weber in Kenntnis setzen. Rittmeister Weber sagte mir: Ich sollte sofort alles liegen lassen und sofort wegmachen, mich im Edenhotel melden, die Wächter schon da Bescheid. Von da aus gehe die Sache weiter. Ich schickte an meine Frau die Depesche, daß ich auf Urlaub komme. Abends um 10 Uhr kam ich an. Am nächsten Tag ging ich auch hin nach dem Edenhotel und fragte, was hier werden soll: Ich wolle nicht flüchtig werden. Es wurde mir gesagt:

Sie müssen weg, da wir sonst alle ins Zuchthaus fliegen.

Ich blieb mehrere Tage in der Wohnung des Leutnants Diepmann, bis es den Hausbewohnern auffiel und sie Verdacht äußerten. Ich schickte den Leutnant Diepmann davon in Kenntnis sowie den Jäger Friedrich. Ich mußte mich dann in einer Kneipe in der Rümberger Straße aufhalten, bis die Papiere da waren. Es wurde auch öfter nachgesehen, ob ich auch da sei. Die Papiere lauteten auf den Namen Krankenwärter Dünnwald. Die Papiere kamen vom Edenhotel, Friedrich muß die Aussteller kennen, er hielt die Verbindung zwischen mir und dem Edenhotel. Ich fuhr mit diesen Papieren nach meiner Wohnung und zeigte das meiner Frau, die zu mir sagte: „Mann, mit diesen Papieren kannst Du nicht weg, das sieht Dir jeder an, daß Du nicht 28 Jahre alt bist.“ (Das Alter des angeblichen Dünnwald.) Ich fuhr nach dem Edenhotel zurück, weigerte mich zu flüchten. Die Papiere wurden darauf geändert, so daß mein Alter herauskam (45 Jahre). Ich wurde gegewungen zu flüchten nach Flensburg. Ich mußte angeben, wann der Zug abfährt und wann ich entkomme. Es erschien ein Offizier und brachte mir 4000 Mark, eine Bescheinigung, ich sollte nach Prag fahren, nach dem deutschen Konsulat, da sollte ich weiter beschäftigt werden, was ich aber ablehnte, da es kein Auslandspaß war. Darauf wurde ich nach Flensburg geschickt. Ich nahm 2000 Mark mit, 2000 Mark überließ ich meiner Frau. Ich schickte von Flensburg aus eine Depesche, daß ich zurückkomme, da ich mich hier mit dem Geld nicht länger halten könnte. (Das war im Februar 1919.) Darauf bekam ich eine Depesche zurück: Nicht mehr schreiben, alle verweist. Ich kam in Flensburg mit einem Oberleutnant Sommerfeld zusammen, der mich erkannte. (Er hatte dort ein Werbebureau.) Er warb mich an, nahm mich mit nach Heide (Holstein) zum Freikorps Bülow. Ich wurde dort dem Stab vorgestellt und gefeiert. Inzwischen hatten mich aber zwei Unteroffiziere in der Kaserne erkannt — es waren Postschaffner — und mir auf den Kopf gesagt, daß ich Runge wäre, was ich dann auch nicht leugnete. Die Mannschaften wollten mich lynchen. Wir wurden verlegt, tiefer rein nach Holstein. Ich kam nach Borkholz, der Stab war in Wiedingstedt, wußte aber genau, daß ich Runge war. Auch da wollte mich die Mannschaft lynchen, trotzdem ich sagte, ich bin nicht der Täter. Man glaubte mir aber nicht. Ich wurde nach Sonderburg verlegt, setzte aber auch da den Hauptmann v. Röppelsdorf in Kenntnis, sowie den Feldwebel, daß ich nicht Dünnwald, sondern Runge sei. Ich blieb dort bis zum 11. April. An diesem Tage wurde ich in Sonderburg verhaftet. Die Kriminalbeamten, die mich verhafteten, sagten sofort,

ich solle schweigen über die Sachen und sollte die Tat auf mich nehmen.

da ich 100 000 M. bekäme. Ich sollte keinen anderen Anwalt nehmen wie den Rechtsanwalt Grünspach, der mich freibringen würde. Ich wurde dann am 13. April in das Edenhotel eingeliefert und dem Gerichtsrat Jörns vorgeführt, der mir sagte, ich solle keine Brüche machen, denn es sei schon so Brüche genug, ich stele hinein mit der Sache, wenn ich die Wahrheit sagte. Ich sollte die Strafe ruhig auf mich nehmen, es käme eine Amnestie und dann würde ich sofort frei, und in der Not könne ich mich wieder „an uns“ wenden.

(Wir brechen die Aussage Runges hier ab und werden die Fortsetzung in der nächsten Nummer bringen. Wir beschränken uns absichtlich darauf, die Aussage Runges nach sorgfältiger, wortgetreuer Aufnahme, ohne jeden Zusatz und ohne jede Zurechtweisung wiederzugeben. Red. d. „B.“)

## Vorwärts (Berlin)

Nr. 251

## Der Mord im Edenhotel.

## Eine Aussage des Jägers Runge.

Wir sehen die im gestrigen Abendblatt begonnene Aussage des Jägers Runge über die Ermordung Liebknechts und Rosa Luxemburgs fort. Auf die Tat folgt die gerichtliche Verurteilung.

Ich wurde in das Zellengefängnis eingeliefert, sämtliche Zellen standen offen, die inhaftierten Offiziere (Vogel, v. Pflug-Hartung, v. Stiegen, v. Rittgen, Schulz) drangen alle sofort auf mich ein und fragten, was ich ausgesagt hätte. Ich erwiderte, daß ich die Unwahrheit gesagt hätte. Kapitänleutnant Pflug-Hartung sagte mir, Sie haben gut ausgesagt. Er fragte dann, welchen Rechtsanwalt ich haben wollte, es gäbe keinen anderen als Grünspach. Später stellte sich der Rechtsanwalt Grünspach bei mir vor und sagte mir: „Es weit ist alles ganz gut gegangen, aber was machen wir nun, um die falschen Papiere aus der Welt zu schaffen? Sagen wir, wir haben sie von Spartakisten gekauft, und Sie sind doch geistig minderwertig, Sie kommen doch frei.“ Eine weitere Untersuchung hat nicht stattgefunden.

## Die Zelle stand stets Tag und Nacht offen.

Die Offiziere gingen ein und aus, sogar auf die Straße, bis 12—1 Uhr nachts war Damenbesuch in den Zellen. Es fanden große Beengelage statt. Kapitänleutnant Pflug-Hartung sagte mir:

„Wenn Sie die Wahrheit sagen und wir reinfiegen, müssen Sie sterben, denn wenn Sie schlafen, liegt mal eine Handgranate auf dem Bett, und Sie sind erledigt.“

Es war mir während der Verhandlung nicht möglich, die Wahrheit zu sagen, weil ich immer bedroht worden bin.

(In dem folgenden Protokollteil schildert Runge seine Gefängniszeit. Er hat verschiedentlich Wiederaufnahmeveruche gemacht und seine Aussagen in der Hauptverhandlung widerrufen. Die Wiederaufnahme ist jedoch immer abgelehnt worden und man hat Runge wiederholt damit gedroht, ihn in eine Irrenanstalt zu stecken, wenn er noch weiter versuchen würde, die Mordtat im Edenhotel aufzuklären. Wir gehen zunächst wieder, wie Runge sein Schicksal nach seiner Entlassung aus dem Gefängnis schildert und müssen aus Raumgründen im folgenden noch einige Kürzungen vornehmen. Red. des „Vorwärts“.)

Am 19. Mai 1921 hatte ich meine Strafe verbüßt und wurde aus dem Gefängnis entlassen. Ich suchte dann Arbeit. Es kam dann die in den Zeitungen schon geschilderte Szene auf dem Arbeitsnachweis, wo ich mißhandelt wurde. Darauf wurde ich in Haft genommen, der Steckbrief gegen mich war noch nicht gelöscht. In einer Droßkiste wurde ich nach Hause gebracht, wo ich einen Tag verblieb. Ein Kommissar und ein Rittmeister von der Sipo kamen in meine Wohnung und erklärten mir, ich müsse noch in der Nacht weggebracht werden, die Spartakisten könnten kommen und mich aufhängen. Ich wurde unter dem Namen Lange nach der Paulsborner Straße 4 gebracht, nachdem ich mich vorher geweigert hatte. Es befindet sich dort die Klinik von Frau Ritter und Professor Dr. Grauert. Inzwischen war Leutnant Krull verhaftet worden und ich wurde als Zeuge gesucht.

## Liefte aber nicht zur Vernehmung gehen.

In die Klinik kam auch immer ein Dr. Schiffer, der in Schöneberg, Am Park 18, wohnt und einer nationalen Partei angehört. Schiffer verbot mir auch in ziemlich scharfer Weise, zur Vernehmung in Sachen Krull zu gehen und

## verschaffte mir falsche Papiere,

die auf den Namen des Sergeanten Wilhelm Franz Rudolf aus Posen lauten. (Runge legt im Original diese auf den Namen Wilhelm Franz Rudolf lautenden Papiere vor.) Das erste Papier lautet wörtlich:

## Entlassungsschein.

Der Sergeant Wilhelm Franz Rudolf, geboren am 24. Mai 1876 zu Posen, Regierungsbezirk Posen, Truppenteil: 3. Marinebrigade, wird mit dem heutigen Tage nach Berlin entlassen. Belohnt und verpflegt bis einschließlich 31. März 1920. Dieser Schein gilt als Berechtigung für Lebensmittelempfang. D. U., den 1. April 1920.

J. A.: Seeliger,

Oberleutnant zur See und stellvertretender Adjutant.  
Stempel der Schiffsstammdivision der Offlee.

Das zweite Papier ist ein Stammlauszug auf den Namen desselben Sergeanten Wilhelm Franz Rudolf, trägt die laufende Nummer 763 und ebenfalls die Unterschrift des Oberleutnants zur See Seeliger, sowie den Stempel der Schiffsstammdivision der Offlee.

Das dritte Schriftstück ist ein gedrucktes Formular des 7. Armeekorps, Generalkommando, Abteilung Abwicklungsstelle, Verlegung. Geschäftsnummer R. z. 0014. Es ist datiert Münster, den 15. Juni 1921, und stellt ein Dienstleistungszeugnis für den Büreaudienner Wilhelm Rudolf dar und ist unterzeichnet v. Chaulin, Hauptmann a. D.

## Die Hilfe der Deutschnationalen.

Ferner legt Runge folgendes Schreiben vor:

Dr. Gustav Schiffer, Berlin-Schöneberg, den 23. Mai 1922.  
Privatssekretariat. Am Park 18.

Telephon: Stephan 8220.

Herrn Wilhelm Rudolf

(Es folgt die Adresse Runges. Red. d. „V.“)

Lieber Herr Rudolf!

Ihren Brief vom 22. cr. habe ich erhalten und hoffe, daß ich bis Donnerstag günstigen Bescheid habe. Sollte dies nicht der Fall sein, so wäre tatsächlich meine Kunst zu Ende, denn ich habe getan, was ich tun konnte und mich jetzt zuletzt nochmals mit einem sehr energischen Brief an ein Mitglied des Vorstandes der Deutschnationalen Volkspartei gewandt.

Mit den Papieren kann ich Ihnen selber nicht helfen, Sie müssen sich da an Herrn Oberleutnant Korbach wenden, der mit der Gutsverwaltung in Verbindung steht. Ich selber habe keinerlei Mittel, auf die Gutsverwaltung einzuwirken.

München

Ebensowenig kann ich selbst an den Papieren eine Aenderung vornehmen.

Sie wissen, Heber Herr Rudolf, daß ich selber mit der ganzen Angelegenheit nichts zu tun gehabt habe, sondern lediglich auf die Zeitungsnotiz, aus der ich sah, daß man Sie mißhandelt hat, für Sie eingetreten bin und getan habe, was ich tun konnte. Wenn mir nicht möglich war, mehr zu erreichen, so liegt das an der mangelnden Opferwilligkeit nationaler Kreise. Die Organisation, die Ihnen jedoch Arbeit verschaffen kann, ist und bleibt Roffbach in Wannsee. Ich kann Ihnen nur noch einmal anheimstellen, zu Herrn Roffbach herauszufahren.

Des weiteren empfiehlt es sich vielleicht, daß Sie gelegentlich vor Beginn der Sitzungen in den Reichstag gehen und dort Herrn Geheimrat Schulz-Bromberg oder Herrn Major Hennig verlangen. Die Partei muß für Sie sorgen, doch lassen Sie uns hoffen, daß wir bis Donnerstag eine Antwort haben.

Mit bestem Gruß

Ihr Gustav Schiffer.

Runge gibt nun weiter an: Man hat mich von der nationalen Minik gar nicht erst nach Hause gelassen, sondern mich gleich mit einem Leutnant von Grabow nach Blankensee (Hinterpommern) geschickt. Später wurde ich nach Mecklenburg gebracht; immer auf den falschen Namen Rudolf.

Inzwischen wurde ich weiter als Zeuge in dem Prozeß gegen den Leutnant Krull gesucht. Es wurden nun alle Anstrengungen gemacht, damit ich nicht gefunden wurde. Nun ließ der Untersuchungsrichter in Sachen Krull, Herr Dr. Leiden, mir durch meinen Stiefsohn mitteilen, ich sollte angeben, wo ich bin, damit ich dort vernommen würde. Diese Mitteilung erhielt ich in Mecklenburg auf dem Gut Ralsow bei Radow, Kreis Bismar. (Runge legt eine Steuerkarte der Gemeinde Ralsow, Kreis Bismar, vor, die auf den Namen des Wilhelm Rudolf lautet. Es sind Steuermarken für die Zeit vom 9. September 1921 bis 5. November 1921, und zwar von der Lüheischen Gutsverwaltung gestellt.) Es war dort

#### eine militärische Organisation untergebracht.

Die Leute lagen als angebliche Landarbeiter auf den Gütern herum, um im Bedarfsfalle als Soldaten bereit zu sein. Weiter war der Major Weber. Diesem sagte ich: „Ich fahre jetzt nach Berlin, denn ich werde immer tiefer in die Sache hineingerissen“. Darauf ließ man mich nach Berlin fahren, gab mir aber drei Offiziere, Leutnant Bender, Leutnant Fuh und Leutnant v. Dallwitz, als Begleiter mit, die mich nicht aus den Augen ließen. Diese drei Offiziere brachten mich gleich nach Wannsee, Otto-Friedrich-Str. 10; wo das

#### Bureau der Arbeitsgemeinschaft Roffbach

ist. Dort wirkten Leutnant Roffbach sowie andere Offiziere namens Barthold, Röpke usw. auf mich ein. Ich sollte die Sache totschweigen und einfach sagen, ich kenne Krull nicht, ich könnte mich auf nichts mehr erinnern. Dafür sollte ich eine gute Stellung bekommen. Ich habe mich bei meiner Aussage, bei der ich nicht vereidigt wurde, leider durch das Drängen dieser Leute dahin beeinflussen lassen, daß ich in ähnlichem Sinne ausgesagt habe. Darauf sollte ich nun nach Oberschlesien zur Arbeitsgemeinschaft Roffbach abgeleitet werden. Es ist mir folgendes Empfehlungsschreiben von Roffbach an einen Herrn Boen mitgegeben worden. (Runge legt dieses Schreiben im Original vor.)

Runge sagt weiter aus: Ich bin nicht nach Schlesien gefahren, weil mir all diese Sachen verdächtig waren und ich aus dem ganzen Treiben herauskommen wollte.

Ferner legt Runge folgenden Brief des Rechtsanwalts Friß Grünspach vor, der auf einem Geschäftsbogen mit Schreibmaschine geschrieben ist:

Notar Friß Grünspach      Berlin W. 15, den 17. September 1920.  
Drs. Schumann u. Wsch      Kurfürstendamm 185  
Rechtsanwälte      (Ecke Wielandstraße)

Herrn Otto Runge

Berlin,  
Untersuchungsgefängnis  
Alt-Moabit 12a.

Sehr geehrter Herr!

Ich habe alles getan, was ein Rechtsanwalt für Sie tun kann. Ein Gnadengeuch ist eingereicht, ein Antrag auf Strafaussetzung, ichn vorher habe ich mich an den Reichswehrminister gewandt, habe eine Eingabe an die Staatsanwaltschaft gemacht, andere Möglichkeiten gibt es nicht. Ich werde auch in der Lage sein, wenn Sie entlassen sind, Ihnen einen Betrag von 3000 M. zu zahlen, der von einem Spender, welcher nicht genannt sein will, für Sie mit der ausdrücklichen Weisung hinterlegt, Ihnen diesen Betrag erst bei Ihrer Entlassung zu übergeben, und zwar nicht auf einmal, sondern in monatlichen Raten von 300 M.

Mit vorzüglicher Hochachtung

Grünspach, Rechtsanwalt.

Runge bemerkt noch: Ich habe alle diese Angaben gemacht, weil ich verlange, daß mein Verfahren wieder aufgenommen wird. Ich bin nicht der Mörder Rosa Luxemburgs und Karl Liebknechts. Soweit ich in der Sache gehandelt habe, bin ich das Werkzeug der Offiziere im Edenhotel gewesen, die mit Befehlen und Drohungen auf mich eingewirkt haben. Der Haupttäter ist in Wirklichkeit der Leutnant Krull, nach ihm der Oberleutnant Vogel, außerdem der Kapitänleutnant v. Pflug-Hartung, v. Rittgen, v. Stiegen, Leutnant z. See Schulz und Liepmann. Ich möchte auch, daß die Berliner Arbeiterschaft von diesem Sachverhalt Kenntnis nimmt, den ich jederzeit zu bezeugen bereit bin.

Nachsch des Protokollführers: Runge hat diese gesamten Angaben vollkommen freiwillig und ohne jede Beeinflussung von unserer Seite gemacht, sie sind ihm vorgelesen und von ihm bestätigt worden. Jegendwelche Aenderungen unsererseits sind nicht vorgenommen worden.

Ruitner.

Frank.

## Vorwärts (Berlin)

Nr. 254

## Der Mord im Edenhotel.

## Erneute behördliche Untersuchung.

Der Leiter der Abteilung Ia im Polizeipräsidentium, Herr Oberregierungsrat Weiß, teilt uns mit, daß ihm die im „Vorwärts“ veröffentlichte Aussage Runges Veranlassung gibt, eine sofortige Untersuchung gegen alle Personen einzuleiten, die durch diese Aussage der Begünstigung, der Verleitung zum Meineid, der Urkundenfälschung usw. verdächtig erscheinen. Insbesondere wird sich diese Untersuchung auch auf die Organisation Kossbach und ihre Hintermänner erstrecken. Eine Untersuchung gegen die Personen, die von Runge der direkten Teilnahme an der Ermordung Diebnechts und Luxemburgs beschuldigt werden, ist nach der Rechtslage insoweit nicht mehr möglich, als diese seinerzeit rechtskräftig freigesprochen worden sind. Bekanntlich trifft dies aber nicht zu auf den Leutnant Krull, der von Runge als der Haupttäter bezeichnet wird. Gegen Krull ist seinerzeit ein Verfahren eingeleitet, aber wieder eingestellt worden. Es besteht jedoch die rechtliche Möglichkeit, dies Verfahren wieder aufzunehmen.

Gegen Krull findet bekanntlich am heutigen Tage das Verfahren wegen Diebstahls der Uhr Rosa Luxemburgs statt. Unser Redakteur, dem Runge seine Aussagen gemacht hat, hatte gestern nachmittag noch Gelegenheit genommen, den Vorsitzenden der Strafkammer, vor der dieses Verfahren stattfindet, telefonisch von den Aussagen Runges in Kenntnis zu setzen. Er hatte sich auch als Zeuge für den heutigen Termin freiwillig angeboten. Der Herr Landgerichtsdirektor neigte jedoch der Ansicht zu, daß die Aussagen Runges mit der Uhrdiebstahlsache in keinem wesentlichen Zusammenhang ständen. Diese Auffassung ist uns allerdings unverständlich, da nach unserem Ermessen die Beantwortung der Frage, ob man Krull diese Tat zutrauen dürfe, wesentlich mit davon abhängt, ob Krull an dem Mord beteiligt war.

Eigenartig ist einmal wieder das Verhalten der Berliner Presse zu den Veröffentlichungen des „Vorwärts“. Fast alle bürgerlichen Blätter, auch die großen „demokratischen“ Zeitungen, schweigen die Angelegenheit tot. Diese lassen sich sogar von der äußersten Rechten, von der „Kreuzzeitung“ und der „Deutschen Tageszeitung“ klamieren, die doch wenigstens von der Aussage Runges kurz Notiz nehmen, wenn auch nur zu dem Zweck, die Glaubwürdigkeit Runges anzuzweifeln.

Die „Freiheit“ gibt die Aussage Runges ausführlich wieder. Nicht dagegen tut dies die „Rote Fahne“, die auch in dieser ersten, die gesamte Arbeiterschaft in gleicher Weise interessierenden Sache nur einen Anlaß sieht, unter der Überschrift „Ein Manöver des Vorwärts“ die Motive unserer Veröffentlichung zu verdächtigen, was man auf kommunistisch „Einheitsfront“ nennt. Da aber die „Rote Fahne“ uns besondere Motive dafür unterstellt, daß wir gerade jetzt die Aussage Runges wiedergeben, so sei folgendes festgestellt: Rein Mensch in der „Vorwärts“-Redaktion war auf den Besuch Runges vorbereitet, niemand hat vorher davon gewußt, niemand hat den Besuch auch nur vorausgeahnt. Runge

erschien ganz plötzlich auf unserer Redaktion und verlangte einen Redakteur zu sprechen, um ihm Aussagen zu machen. Daß wir diese Aussagen unverzüglich der Öffentlichkeit übergaben, war unsere selbstverständliche Pflicht. Somit waren wir auf den Zeitpunkt der Veröffentlichung ohne jeden Einfluß. Welche Gründe Runge hatte, gerade jetzt zu uns zu kommen, entzieht sich unserer Kenntnis.

## Krull der Trophäen-Jäger.

Der Prozeß gegen die früheren Offiziere Leutnant Krull und Oberleutnant Bracht wegen Entwendung der goldenen Uhr und anderer Sachen Rosa Luxemburgs begann heute vor der dritten Strafkammer des Landgerichts II. Krull wird bekanntlich durch Runge beschuldigt, der Mörder Rosa Luxemburgs zu sein.

Krull bestreitet selber die Diebstahlsabsicht, er habe die Uhr für den Angehörigen der Ermordeten „aufheben“ wollen. Auf die Frage des Vorsitzenden, warum er diese Absicht nicht ausgeführt habe, macht er allerhand Ausflüchte. Er hat auch zu verschiedenen Zeiten verschiedene Darstellungen darüber gegeben, wie er in den Besitz der Uhr gekommen sei. Jetzt behauptet er, er habe im Edenhotel gesehen, wie die Uhr von Hand zu Hand wanderte, und sie daraufhin vorsorglich an sich genommen. Vor dem Staatsanwalt hat er dagegen gesagt, daß er bei der Verhaftung Rosa Luxemburgs, die durch ihn erfolgte, die Uhr aus der Wohnung mitgenommen habe. Einen vernünftigen Grund für die Verschiedenheit dieser Angaben kann Krull jetzt auch nicht anführen. Er kann auch heute nicht mehr sagen, weshalb er aus der Wohnung Rosa Luxemburgs eine Anzahl Photographien und Schriftstücke mitgenommen hat, die er später vernichtete. Vor dem Staatsanwalt hat er gesagt, daß er diese Dinge als „Trophäen“ betrachtet habe.

Oberleutnant Bracht hat die Uhr später von Krull bekommen, als beide beim Freikorps Kossbach waren, angeblich, weil dieser ihm Geld schuldet, und sie dann der „Roten Fahne“ zum Kauf angeboten. Er bestreitet die Verkaufsabsicht. Er habe die Uhr ordnungsgemäß abliefern wollen, und nur Ersatz seiner Ausgaben und Fahrtkosten verlangt.

In die Verhandlung spielen allerhand Interna der Kossbach-Truppe hinein, die so manches Schlaglicht auf diese Landsknechts- und Verschwörertruppe werfen.

Dieses Dunkel hat der Müßling sein Opfer gekostet. Vielleicht hat er es vergewaltigen wollen und erst zum Messer gegriffen, als es sich wehrte und um Hilfe rief.

Der Täter ist ohne Zweifel ein Mann, der kurz vorher mehrere Zeugen mit dem Kinde sprechend auf der Straße an der Hausmauer stehen sah. Eine Frau hat weiter beobachtet, daß dieser Mann der Kleinen auch in das Haus hineingefolgt ist. Sie hat sich dabei nichts gedacht, weil sie glaubte, daß der Mann im Hause zu tun habe. Dieser Mann, zu dessen Ermittlung die Kriminalpolizei sofort alles aufgeboten hat, ist etwa 24 bis 30 Jahre alt und schlank, hat einen blonden gestutzten Schnurrbart und trug gute und saubere Kleidung, eine dunkle Hose, ein graugestreiftes oder gepunktetes Jackett, einen weißen Sportkragen mit Perlmutterknöpfen und saubere Wäsche. Auf die Ermittlung des Verbrechens ist eine Belohnung von 10.000 M. ausgesetzt. Mittellungen nimmt jedes Polizeirevier und die Kriminalkommission Gatzow und Bünzger im Zimmer 88 des Berliner Polizeipräsidenten entgegen.

## Frankfurter Zeitung

Nr. 590

**Zur Ermordung von Rosa Luxemburg.**

✱ Berlin, 22. Aug. (Priv.-Tel.) Gegen den Leutnant a. D. Krull, der seinerzeit wegen des Diebstahls der Uhr, die Rosa Luxemburg bei ihrer Ermordung trug, zu drei Monaten Gefängnis verurteilt wurde, ist jetzt das Strafverfahren wegen Mordes wieder aufgenommen worden. Gegen Krull hatte schon einmal ein Ermittlungsverfahren wegen seiner Beteiligung an der Ermordung Rosa Luxemburgs geschwebt, dieses war aber „wegen Mangels an Beweisen“ eingestellt worden. Die Sache ist dadurch erneut ins Rollen gekommen, daß der „Vorwärts“ vor einigen Monaten die Aussagen des Jägers Runge veröffentlichte, der mit aller Bestimmtheit Krull als den Mann bezeichnet hat, der den tödlichen Schuß auf Rosa Luxemburg abgegeben hat. Runge ist dieser Tage als Zeuge vor die Staatsanwaltschaft geladen worden; ebenso sind die meisten Zeugen wieder vorgeladen, die seinerzeit in dem Militärgerichtsprüfung gegen die Mörder vernommen worden sind.



L' Humanité (Paris)

Nr.

7471

## Rosa Luxemburg et la lutte contre le revisionnisme

Dans la lutte contre le revisionnisme, Rosa Luxemburg a innové, en dévoilant le contenu politique social du revisionnisme et en le combattant, non seulement sur le terrain théorique, mais pour les tendances bourgeoises pratiques qu'il apporte dans le mouvement ouvrier.

On a tenté d'expliquer par son tempérament ardent l'implacabilité, le sarcasme, la furie avec lesquels elle guerroyait contre le revisionnisme. Mais c'est là un jugement superficiel.

Rosa Luxemburg connaissait à merveille l'histoire du mouvement ouvrier international. Cette histoire n'était pas pour elle la description de la vie et des enseignements des fondateurs des différents systèmes socialistes.

L'histoire du mouvement ouvrier international l'avait convaincue que la lutte idéologique dans le mouvement ouvrier avait toujours de profondes racines sociales, que cette lutte pour telle ou telle méthode, telle ou telle tactique était au fond un débat pour la prépondérance de tel ou tel groupe social dans le mouvement ouvrier et que la tendance opportuniste représentait toujours la partie de la classe ouvrière la plus proche de la bourgeoisie.

Dans le revisionnisme, Rosa Luxemburg voyait une théorie satisfaisant non seulement les aspirations pratiques des éléments bourgeois passés au parti social-démocrate en Allemagne après l'abrogation de la loi d'exception sur les socialistes, en France et en Italie après les victoires parlementaires, mais encore la tendance politique de la couche de la classe ouvrière la plus favorisée qui commençait à arranger plus ou moins confortablement sa vie dans la société bourgeoise.

En luttant contre le revisionnisme, elle combattait les tentatives d'embourgeoiser le mouvement ouvrier lui-même, tentatives entreprises par différents parlementaires et par la bureaucratie syndicale s'appuyant sur la partie de la classe ouvrière à laquelle la conjoncture économique permettait de retirer le plus de profit du développement industriel.

Rosa Luxemburg considérait le revisionnisme comme un phénomène transitoire. Elle était convaincue que l'exacerbation croissante des antagonismes de classe en amènerait la disparition. Mais elle n'en adoptait pas pour cela une politique de tolérance, de remontrance paternelle. Elle savait que de tels courants ne peuvent disparaître en un jour, elle connaissait les ravages que cause l'opportunisme et elle le combattait avec toute l'ardeur de sa nature passionnée.

Quand on lui représentait qu'il s'agissait de discussions dans le camp socialiste, elle répondait qu'il s'agissait de la lutte contre la bourgeoisie dont l'influence, grâce au revisionnisme, pénétrait dans les rangs du socialisme. Et de même qu'elle savait mettre à nu l'opportunisme et décourager ses différentes manifestations selon la structure sociale du pays où il se développe (aperçus consacrés à la crise du socialisme français, belge et allemand) de même, dans les discussions sur la tactique contemporaine, elle savait ouvrir de larges horizons sur l'avenir.

Son étude sur la révolution sociale par laquelle elle termine en 1899 sa critique de Bernstein montre combien ces questions étaient pour elle proches, actuelles, liées à la lutte du prolétariat de son temps. Sa façon d'aborder les problèmes de la révolution sociale est entièrement originale dans la littérature socialiste. Affirmant catégoriquement aux revisionnistes que la victoire prématurée du socialisme est impossible, que ce n'est qu'au cours de la lutte de classe, en profitant de l'expérience de ses succès et de ses revers, que le prolétariat peut devenir une force puissante, maîtresse de son sort, Rosa Luxemburg montre que son radicalisme ne consiste pas à attendre l'arrivée du grand bouleversement, mais à s'efforcer d'accentuer la lutte, les contradictions, et de leur donner une telle profondeur et une telle extension qu'elles deviendront les avant-coureurs de la révolution sociale.

Si l'on examine cette phase du développement de Rosa Luxemburg, on verra que le marxisme était pour elle non seulement un moyen pour l'intelligence de la réalité, mais aussi la théorie de la destruction de cette réalité, théorie qu'elle ne considéra jamais comme le lot d'un cercle étroit de savants, mais comme le flambeau éclairant la lutte consciente des masses.

Le rôle des chefs consistait, comme elle l'écrivait à l'occasion du Congrès de Dresde, à se rendre inutiles : les chefs doivent au moyen du marxisme et de l'action marxiste, aider les masses ouvrières à s'orienter dans la réalité ambiante de façon qu'elles soient elles-mêmes en état de mener la lutte.

Le Congrès de Dresde du parti allemand et le Congrès international d'Amsterdam se terminèrent par la défaite du revisionnisme ; ces deux Congrès adhèrent au courant radical.

L'exacerbation des antagonismes économiques et politiques qui survint dans la suite montra la justesse de l'analyse marxiste de Rosa Luxemburg et confirma que la classe ouvrière internationale entrerait dans une nouvelle période d'orages, dont le prologue fut la guerre russo-japonaise qui aboutit à la Révolution russe.

KARL RADEK

(Extrait d'un livre : « Rosa Luxemburg, Karl Liebknecht, Leo Jogiches », à paraître à la librairie de l'Humanité, 120, rue Lafayette.)



**ROSA LUXEMBOURG**



L' Humanité (Paris)

Nr. 7471.

:: NOS MARTYRS ::

## L'ANNIVERSAIRE d'une grande révolutionnaire

Pour la cinquième fois, le prolétariat allemand, et plus particulièrement les ouvriers berlinois, commémoreront le 13 juin l'anniversaire des funérailles de Rosa Luxembourg, assassinée lâchement par un officier blanc.

Nature intrepide, elle lutta durant toute sa vie sur tous les champs de bataille de la guerre sociale, pourfendant de sa plume acérée les réformistes endormeurs, attisant de sa parole enflammée les conflits de classe, entraînant de son geste héroïque les ouvriers aux combats révolutionnaires.

Tout jeune, elle s'exerce à la propagande clandestine en Pologne, et se voit forcée par la police de quitter précipitamment son pays. Mais d'Allemagne, puis de Suisse, elle participe activement à la vie politique des clubs polonais, rompt avec le mouvement socialiste petit-bourgeois quand il s'avère social-pacifiste, et crée le parti marxiste social-démocrate.

Puis elle mène la même lutte implacable partout, dans la presse et dans les congrès internationaux, elle dénonce le révisionnisme de Bernstein, le collaborationisme de Millerand, critique vigoureusement l'opportunisme de Jaurès et se place à l'extrême gauche de l'Internationale.

Elle ne s'accommode point non plus de la théorie du « marxisme » parlementaire de Kautsky. Elle ne pense pas avec lui qu'il faut attendre l'arrivée du grand bouleversement.

Elle affirme qu'il faut accentuer la lutte sociale, en souligner, en aggraver les contradictions, lui donner toute la profondeur et toute l'extension possibles afin de hâter la venue de la Révolution sociale.

Et, tirant tous les enseignements de la Révolution russe de 1905, elle montre dans de brillants articles journalistiques, dans de substantielles brochures au style étincelant, l'importance décisive des grèves de masses dans la Révolution, ainsi que la nécessité de la transformation des luttes économiques ouvrières en luttes politiques pour la prise du pouvoir.

Contre la guerre imperialiste qui approchait, elle mène la lutte la plus implacable, la plus acharnée. C'est elle qui popularisa le mot d'ordre flamboyant : « Plutôt l'insurrection que la guerre ! »

La trahison éclatante des chefs de la II<sup>e</sup> Internationale, chefs politiques et chefs syndicalistes, en face de la guerre, justifiait singulièrement ses attaques à la fois contre les social-pacifistes d'août 1914, les Scheidemann et David, et contre les internationalistes en paroles mais chauvinistes en action, comme Haase et Kautsky. Mais sans perdre une minute à se lamenter inutilement, elle s'attaque au monstre, crée une organisation révolutionnaire clandestine contre la guerre, puis, en dépit des dangers, essaie à plusieurs reprises de soulever les masses.

Arrêtée plusieurs fois, elle passa les quatre années de la grande tuerie en prison, mais continua de la geôle sa propagande vigoureuse. Elle fut avec Liebknecht l'initiatrice et l'animatrice de la Révolution allemande de novembre 1918.

A peine libérée, et mise en contact avec la réalité politique, elle se dresse contre les illusions démocratiques des ouvriers allemands, lance les mots d'ordre de la Révolution russe, de la dictature du prolétariat, et du pouvoir des Soviets.

Son influence, sa popularité devenaient trop dangereuses. Arrêtée au cours d'une bataille de rue, où le gouvernement social-démocrate mitraillait les ouvriers spartakistes, on la fit assassiner par un soudard galonné.

Cinq années se sont écoulées depuis que le prolétariat berlinois a confié à la terre le corps de Rosa Luxembourg.

Mais Rosa Luxembourg n'est pas morte. Dans des millions de travailleurs du monde entier son esprit est vivant. Il les exhorte à l'action de masse, à la lutte victorieuse pour la Révolution prolétarienne.

C. CALZAN.

# Friedensutopien

Von Rosa Luxemburg

Am 7. März 1926 ist die Tagung des von der Sozialdemokratie organisierten Arbeiter- und Soldatenrates der Arbeiterpartei, Karl Liebknecht und Rosa Luxemburg, in diesen Tagen, da eine neue große Krise, aber zugleich ein neuer revolutionärer Aufbruch der deutschen Arbeiterbewegung nahe scheint, auch die deutschen Kämpfe, die im Kampf um den revolutionären Marxismus geführt werden, eine Bedeutung, nicht nur als historische Taten, sondern als praktische Waffen in den gegenwärtigen Kampf. Dies beweist der folgende Artikel.

Erstmal ist vorüber, eine „Wirkungsperiode“, die vorbereitet, die Schwerkraft, die sich mit dem Reich wirtschaftlich zu verbinden, die für jeden Mann der Bewegung propagieren die „Kommunisten Europas“. Die Sozialdemokratie hat in diese Friedensutopien ein, um die Arbeiter mit lauten Hoffnungen zu betören und so mit dem Bourgeois und dem Kapitalismus zu verhandeln. In diesen Fragen gehen wir nun das Wort Rosa Luxemburg, der „Krieg, Friedensutopien“, erschien am 6. und 7. März 1926 in der „Kommunistischen Welt“. Der Artikel ist dem Artikel „Der Krieg und die Friedensutopien“ entgegengesetzt worden war. Wir haben aus dem Grund einige Abschnitte vorgelesen.

Die Reaktion.

I.

Unsere Aufgabe besteht nicht bloß darin, die Friedensliebe der Sozialdemokratie jederzeit kräftig zu demonstrieren, sondern in erster Linie darin, die Massen über das Wesen des Militarismus aufzuklären und den prinzipiellen Unterschied zwischen der Stellung der Sozialdemokratie und derjenigen der bürgerlichen Friedenswärmer klar und klar herauszugeben. Worin besteht aber dieser Unterschied? Gewiß nicht darin allein, daß die bürgerlichen Friedensapostel auf die Einwirkung schöner Worte lauern, während wir uns auf Worte allein nicht verlassen. Unser ganzer Ausgangspunkt ist ein diametral entgegengesetzter: Die Friedensfreunde aus bürgerlichen Kreisen glauben, daß sich Weltfrieden und Abrüstung im Rahmen der heutigen Gesellschaftsordnung verwirklichen lassen, aber wir, die wir auf dem Boden der materialistischen Weltanschauung und des wissenschaftlichen Sozialismus stehen, sind der Überzeugung, daß der Militarismus sich mit dem kapitalistischen Klassenstaate zusammen aus der Welt geholt werden kann. Daraus ergibt sich auch die entgegengesetzte Taktik bei der Propagierung der Friedensidee. Die bürgerlichen Friedensfreunde sind bemüht — und das ist von ihrem Standpunkt aus logisch und erklärlich — allerlei „praktische“ Projekte zur allmählichen Eindämmung des Militarismus zu erfinden. So wie sie naturgemäß geneigt sind, jedes äußere scheinbare Anzeichen einer Tendenz zum Frieden für bare Münze zu nehmen.

Jede Äußerung der herrschenden Diplomatie nach dieser Richtung hin beim Wort zu fassen und zum Ausgangspunkt einer ersten Aktion aufzubauen. Die Sozialdemokratie kann umgekehrt hier, wie in allen Stücken der sozialen Kritik, ihren Vorrat nur dann erschöpfen, die bürgerlichen Ansätze zur Eindämmung des Militarismus als jämmerliche Halbmachten, die Äußerungen in diesem Sinne, namentlich aus Regierungskreisen, als diplomatisches Schattenpiel zu entlarven und dem bürgerlichen Wort und Schein die rücksichtslose Analyse der kapitalistischen Wirklichkeit entgegenzustellen. Dies war z. B. das Verhalten unserer Partei auch der Haager Konferenz gegenüber. Während sie von Opportunisten verschiedener Länder mit dem üblichen Kleinbürgerlichen Optimismus als ein sehr reichlicher Anlaß zum Weltfrieden gewiesen wurde — noch vor zwei Jahren hatte Genosse Treves im römischen Abgeordnetenhause in einer schwermütigen Rede den Vorschlag gemacht, der Haager Konferenz zur Feier ihres zehnjährigen Jubiläums eine Ehrung darzubringen —, hat die deutsche Sozialdemokratie für die kolde Schöpfung des Blutes und seiner europäischen Kollegen nur den verdienten Lohn als für ein dreifaches Possenspiel übrig gelassen.

Von demselben Standpunkt kann die Aufgabe der Sozialdemokratie gegenüber Rundreden in der Art derjenigen der englischen Regierung nur die sein, die Idee einer teilweisen Einschränkung militärischer Rüstungen als eine Halbmacht in ihrer Ausschließlichkeit zu betonen und sie auf die Spitze zu treiben, dem Volke klar auseinanderzusetzen, daß der Militarismus mit der Kolonialpolitik, Zollpolitik, Weltmarkt auf enge verknüpft ist, daß also die heutigen Staaten, wenn sie dem Weltfrieden ernstlich und aufrichtig einhalt gebieten wollen, damit anfangen müßten, handelspolitisch abzurufen, koloniale Raubzüge, ebenso wie die Weltmarkt der Interessengruppen in allen Weltteilen aufzuheben, mit einem Wort, in der Äußerung wie der inneren Politik das direkte Gegenteil von dem tun, was das Wesen der heutigen Politik eines kapitalistischen Klassenstaates ist. Damit wäre klar zum Ausdruck gebracht, was den Kern der sozialdemokratischen Auffassung bildet: daß der Militarismus in seinen beiden Formen — als Krieg wie als bewaffneter Friede — ein seitilmes Kind, ein seitilmes Ergebnis des Kapitalismus ist, das nur mit dem Kapitalismus zusammen überwunden werden kann, daß also wer aufrichtig den Weltfrieden und die Befreiung von der furchtbaren Last der Rüstung

W. and. n.

gen wolle, auch den Sozialismus wollen müsse. Aber auf diesem Wege läßt sich aus Anlaß der Rüstungsdebatte wirklich sozialdemokratische Aufklärung und Werbearbeit leisten.

Diese Arbeit wird hingegen ziemlich erschwert, die Stellung der Sozialdemokratie wird unklar und schillernd, wenn durch eine feststehende Rollenverteilung unsere Partei dem bürgerlichen Staate umgekehrt vorantreten versucht, er könne sehr wohl die militärischen Rüstungen einschränken und den Frieden herbeiführen, und zwar von seinem eigenen Standpunkte, dem eines kapitalistischen Klassenstaates aus.

Es war bis jetzt der Stolz und die feste wissenschaftliche Basis unserer Partei, daß wir sowohl die allgemeinen Programmdirektiven wie auch die Lösungen unserer praktischen Tagespolitik nicht aus freien Stücken als Wünschenswertes erkennen, sondern uns in allen Dingen auf die Erkenntnis der Tendenzen der gesellschaftlichen Entwicklung stützen, die objektiven Richtlinien dieser Entwicklung zum Maßstab unserer Stellungnahme machen. Nicht die Möglichkeit vom jeweiligen Standpunkt des Arbeiterverhältnisses im Staat, sondern die Möglichkeit vom Standpunkte der Entwicklungstendenzen der Gesellschaft war uns bis jetzt immer maßgebend.

Die Einschränkung der Rüstungen, eine Rückbildung des Militarismus, liegt nicht auf der Linie der Fortentwicklung des internationalen Kapitalismus. Da die Möglichkeit, diese internationalen Konflikte abzuwenden, sich mildern und vermeiden zu lassen, kann nur glauben, wer an die Milderung und Abkämpfung der Klassengegensätze, an die Eindämmung der wirtschaftlichen Anarchie des Kapitalismus glaubt. Sind doch die internationalen Gegensätze der kapitalistischen Staaten nur die andere Seite der Klassengegensätze, die weltwirtschaftliche Anarchie nur die Reizseite der anarchischen Produktionsweise des Kapitalismus. Beide können nur zusammen wachsen und zusammen überwunden werden. „Ein bißchen Ordnung und Friede“ ist deshalb genau so unmöglich, genau so eine Kleinbürgerliche Utopie in Bezug auf den kapitalistischen Weltmarkt wie auf die Beschränkung der Rüstungen.

Werfen wir einen Blick auf die Vorgänge der letzten 15 Jahre der internationalen Entwicklung. Wo zeigt sich da irgend eine Tendenz zum Frieden zum Abwinken, zur schließlichen Beilegung der Gegensätze?

Wir hatten in diesen 15 Jahren: 1895 den Krieg zwischen Japan und China, der das Prästadium der asiatischen Verleugung der Westpolitik bildete, 1898 den Krieg zwischen Spanien und den Vereinigten Staaten, 1899–1902 den Burenkrieg Englands in Südafrika, 1900 den Chinafeldzug der europäischen Großmächte, 1904 den russisch-japanischen Krieg, 1904–1907 den deutschen Hererakrieg in Afrika, dazu kommt 1908 die militärische Intervention Rußlands in Persien, im gegenwärtigen Moment die Militärintervention Frankreichs in Marokko, ohne der unauflösbaren Kolonialschamäkel in Asien und in Afrika zu gedenken. Schon die nackten Tatsachen zeigen also, daß seit 15 Jahren beinahe kein Jahr ohne einen Kriegszustand vergegangen ist.

Doch wichtiger ist noch die nachhaltige Rückwirkung jener Kriege. Dem Krieg mit China folgte in Japan eine militärische Reorganisation, die zehn Jahre später das Kriegsunternehmen gegen Rußland ermöglichte und Japan zur militärischen Vormacht im Stillen Ozean machte. Der Burenkrieg zog nach sich eine militärische Reorganisation Englands, die Stärkung seiner bewaffneten Macht zu Lande. Der Krieg mit Spanien ist in den Vereinigten Staaten zum Ausgangspunkt einer Reorganisation der Kriegsmarine gemacht worden und hat die Vereinigten Staaten zu einer Kolonialmacht mit weltpolitischen Interessen in Asien gebracht, den Keim des Interessengegensatzes zwischen den Vereinigten Staaten und Japan im Stillen Ozean geschaffen. Den Chinafeldzug begleitete in Deutschland eine grundlegende militärische Reorganisation, nämlich das große Flottengesetz des Jahres 1900, von dem das Wettrennen Deutschlands mit England zur See und die Verschärfung des Gegensatzes zwischen beiden Staaten datiert.

Weiter kommt aber eine andere höchst wichtige Erscheinung hinzu: das soziale und politische Erwachen der Hinterländer, der Kolonten und der „Interessensphären“ zum selbständigen Leben. Die Revolution in der Türkei, in Persien, die revolutionäre Bewegung in China, in Indien in Marokko, in Arabien, in Marokko, in Mexiko sind ebenso viele Ausgangspunkte weltpolitischer Gegensätze, Spannungen, militärischer Aktionen und Rüstungen. Gerade im Laufe der verfloßenen anderthalb Jahrzehnte haben sich also die Reibungsflächen der internationalen Politik beständig vergrößert, eine Reihe neuer Staaten sind in den aktiven Kampf auf die Weltbühne getreten, alle Großmächte machten eine gründliche militärische Reorganisation durch. Die Gegensätze haben infolge

an dieser Vorgänge eine nie, dagewesene Zukunft erreicht, und der Prozess dauert immer weiter, da einerseits die Gärung im Orient mit jedem Tage zunimmt, andererseits jede neue Vereinbarung zwischen den Militärmächten unvermeidlich zum Ausgangspunkt neuer Konflikte wird. Die Redakteur Entente zwischen Rußland, England und Frankreich, die Jours als eine Gewähr des Weltfriedens feierte, führte zur Verschärfung der Krise auf dem Balkan, beschleunigte den Ausbruch der türkischen Revolution, erzwungte Rußland zur militärischen Aktion in Persien und führte zur Annäherung zwischen der Türkei und Deutschland, die ihrerseits den deutsch-englischen Gegensatz anspitzte. Die Potsdamer Vereinbarungen hat die Verschärfung der Krise in China zur Folge und von derselben Wirkung war die russisch-japanische Verständigung.

Rednet man also einfach mit Tatsachen, so bliebe es abstrakt die Augen verschließen, wenn man nicht einsehen wollte, daß aus diesen Tatsachen alles andere denn eine Milderung der internationalen Konflikte und irgendwelche Ansätze zum Weltfrieden sprechen.

Wie kann man angesichts dessen von Friedens-tendenzen der bürgerlichen Entwicklung reden, die angeblich ihre Kriegstendenzen durchkreuzen und überwinden? Worin sind sie zum Ausdruck gekommen?



In der Kundgebung Sir Edward Grey und des französischen Parlaments? In der „Rückungsmäßigkeit“ der Bourgeoisie? Aber die mittleren und die kleinstbürgerlichen Schichten der Bourgeoisie stöhnen jetzt sehr über die Last des Militarismus, genau

so wie es über die Verwundungen der freien Konkurrenz, über die wirtschaftlichen Krisen, über die Gewissenlosigkeit der Spekulation, über den Terrorismus der Kartelle und Trusts stöhnen. Die Tyrannei der Trustmagnaten in Amerika hat sogar einen ganzen Aufruhr besser Volksschichten und eine langwierige Aktion des Staatsgewaltens gegen sie hervorgerufen. Erklärt etwa die Sozialdemokratie hierin die Anzeichen einer beginnenden Einschränkung der Trustentwicklung oder hat sie nicht vielmehr für jenen kleinstbürgerlichen Aufruhr ein mitleidiges Achselzucken und für jene Staatsaktion nur ein höhnisches Lächeln übrig? Die „Dialektik“ der Friedentendenzen der kapitalistischen Entwicklung, die ihre Kriegstendenzen angeblich durchkreuzt und über sie obliegt, läuft einfach auf die alte Binsenwahrheit hinaus, daß die Kräfte der kapitalistischen Profitmacherei wie der Klassenherrschaft eben auch für die Bourgeoisie nicht ohne Dornen sind, die sie jedoch trotz Weh und Ach immer noch lieber unter ihr Duldverhüll, solange es geht, zu tragen vorzieht, als sie mit dem Haupt auf den gemeinsamen Rat der Sozialdemokratie loszuwerfen.

Dies den Massen auseinanderzusetzen, alle Klassen in Bezug auf die Kriegstendenzen von bürgerlicher Seite richtigstellig zu machen und die proletarische Revolution als den einzigen und ersten Akt des Weltfriedens erklären, das ist die Aufgabe der Sozialdemokratie angesichts aller Abstützungsspoßen, ob sie in Petersburg, London oder Berlin arrangiert werden ...

## II.

Das Utopische des Standpunktes, der eine Friedensära und die Ausbildung des Militarismus in der heutigen Gesellschaft erwartet, kommt deutlich darin zum Ausdruck, daß er zur Projektmacherei Asyl sucht. Es ist ja typisch für utopische Bestrebungen, daß sie, um ihre Realisierbarkeit zu

beweisen, möglichst detaillierte „praktische“ Konzepte ausdenken. Dahin gehört auch das Projekt der Vereinigten Staaten Europas als Basis zur Einschränkung des internationalen Militarismus.

„Wir unterstützen — sagte Genosse Debeaux in seiner Rede im Reichstag am 3. April — alle die Bestrebungen, die darauf hinauslaufen, die fahrdurchigen Vorwände für die unaufhörliche Kriegsrüstung zu beseitigen. Wir fordern den wirtschaftlichen und politischen Zusammenschluß der europäischen Staaten. Ich bin sehr überzeugt, wenn auch früher in der Zeit des Sozialismus, so kann es doch schon auch früher dazu kommen, daß wir die Vereinigten Staaten von Europa erleben, die wir heutigen Tags den Vereinigten Staaten von Amerika im Wettbewerb gegenübersehen. Wir stellen wenigstens an die kapitalistische Gesellschaft, an die kapitalistischen Staatsmänner die Forderung, daß sie im Interesse der kapitalistischen Entwicklung in Europa selbst, um Europa später in der Weltkonkurrenz nicht vollkommen unter den Schritten kommen zu lassen, diesen Zusammenschluß Europas zu den Vereinigten Staaten von Europa vorbereiten.“

Und in der „Neuen Zeit“ vom 28. April schreibt Genosse Kautsky:

Wenden!





Vorwärts (Berlin)

Nr 246

**„Kautsky kontra Luxemburg.“****Oder: Bolschewistische Wahrheitsliebe.****Von Karl Kautsky.**

Im Jahre 1925 erschien bei der „Biva“ (Berlin) der dritte Band der „gesammelten Werke“ von Rosa Luxemburg, mit einer Einleitung von Paul Frölich, die ein Beitrag zur Parteigeschichte sein will.

Ihre Schiefeiten und Verdrehungen sind so gewöhnlich kommunistisch, daß sie mich nicht weiter interessieren. Wohl aber wurde ich überrascht durch die Tatsache, daß Frölich einige Sätze von mir zitierte, die ich bisher nie veröffentlicht hatte.

Als ich davon erfuhr, was erst einige Zeit nach Erscheinen des Buches geschah, klagte ich Frölich wegen unbefugten Nachdrucks an und er wurde verurteilt, aus seiner Einleitung die betreffenden Stellen fortzulassen.

Darob großes Geschrei der Kommunisten; in der „Internationalen Presse-Korrespondenz“ (Inprelorr) wird mir ein Artikel gewidmet, in dem schon der Titel irreführend ist: „Kautsky kontra Luxemburg“, als ob mein Einspruch dem Luxemburgischen Buche und nicht der unbefugten Veröffentlichung meiner Sätze gegolten hätte.

Der Artikel erschien schon am 31. Januar d. J. Ich weilte damals in Südfrankreich, wohin mein Arzt mich geschickt hatte. Erst jetzt erfahre ich von dem Angriff. Etwas verspätet, aber doch nicht zu spät, um die Sache klar zu legen.

Nur darum handelt es sich mir. Die kommunistischen Böbeleien zu widerlegen, erscheint mir höchst überflüssig. Wichtig aber ist es, daß meine eigenen Genossen klar in der Angelegenheit sehen, die durch die kommunistische Schilderung völlig verwirrt wird.

Meine Freunde werden fragen, warum ich zum Radi lief. Waren die zitierten Sätze der Art, daß ich wünschen mußte, sie geheim zu halten, weil ich mich ihrer zu schämen hatte?

Die Genossen mögen selbst entscheiden.

Es handelt sich um Sätze aus Briefen aus dem Jahre 1893. Sie seien hier ohne Kürzung so wiedergegeben, wie Frölich sie abdruckte.

Am 8. Juli jenes Jahres schrieb ich:

„Meiner Meinung nach leiden wir in Deutschland nicht an zu viel, sondern an zu wenig Parlamentarismus, und es wird die Aufgabe des Proletariats sein, nachzuholen, was die deutsche Bourgeoisie in ihrer Feigheit versäumt, ein wirklich parlamentarisches Regime zu schaffen. . . für die Diktatur des Proletariats kann ich mir aber eine andere Form nicht denken, als die eines kraftvollen Parlaments nach englischem Muster mit einer sozialdemokratischen Mehrheit und einem starken, bewußten Proletariat hinter sich. Der Kampf um einen wirklichen Parlamentarismus wird meines Erachtens in Deutschland zum Entscheidungskampf der sozialen Revolution werden, denn ein parlamentarisches Regime bedeutet in Deutschland den politischen Sieg des Proletariats und umgekehrt.“

Und am 15. Juli führte ich aus:

„Was Deutschland anbelangt, so gebe ich gerne zu, daß das Bürgertum hier des Militarismus nicht mehr Herr werden wird und daß dieser nicht ruhig zusehen wird, bis wir die Majorität haben und die demokratische Republik beschließen, worauf er gehorsam sich fügen und verschwinden wird.“

Wir werden mit dem Militarismus einen harten Kampf zu kämpfen haben, vielleicht eher, als wir glauben, einen Kampf, in dem wir mit parlamentarischen Mitteln nicht ausreichen werden. Aber worum wird sich dieser drehen? Schließlich doch nur um das Parlament. Nur die parlamentarische Republik — ob mit oder ohne monarchische Spitze, wie in England — kann meines Erachtens den Boden bilden, aus dem die Diktatur des Proletariats und die sozialistische Gesellschaft erwachsen kann. Diese Republik ist der Zukunftsstaat, den wir erstreben müssen.“

Endlich heißt es in einem Brief vom September 1893:

„Seit dem Ablauf des Sozialistengesetzes sind eine Reihe Parteipublikationen erschienen — von Marx' Briefen angefangen\* —, die weitverbreitete Vorurteile oder Anschauungen in der Partei angriffen; ohne daß es in der Regel gelungen wäre, eine wirklich ernsthafte, sachliche Diskussion zu provozieren. Ich hatte z. B. erwartet — und auch Liebknecht geschrieben, daß ich es für notwendig halte — eine Auseinandersetzung der Motive, die vor Gotha (dem Gothaer Partei-

tag von 1875 &c.) bewirkt hatten, daß die Marx'sche Kritik ignoriert wurde. Statt dessen kam nichts als ein Ukas mit stiller Enttarnung. Auch im Falle Bollmar wurde mehr mit stiller Enttarnung gearbeitet, als mit sachlichen Erwägungen, und die Bernstein'sche Baffale-Biographie hat auch, wenn man von einigen ihrer Bemerkungen abliest, nur stille Beurteilung aber keine Kritik erfahren.“

Man mag über diese Sätze denken, wie man will, ihrer zu schämen habe ich mich keineswegs. Im Gegenteil. Meine Äußerungen über die Diktatur des Proletariats bezeugen, daß ich 1893 schon darüber genau so dachte, wie heute, und doch werde ich von Frölich als „anerkannter Hüter des Marx'schen Erbes um die Jahrhundertwende“ (S. 3) be-

\*) So läßt Frölich mich schreiben. Im Original heißt es wohl: „vom Marxbrief angefangen“, nämlich dem Brief über das Gothaer Programm.

zeichnet. Sollte ich trotzdem 1893 schon ein „Renegat“ und „Lakai der Bourgeoisie“ gewesen sein? Merkwürdig, daß zwei Jahrzehnte lang Rosa Luxemburg, Trocki, Lenin und all sonstigen Revolutionäre nichts davon merkten.

Ich habe mich also der von Frölich zitierten Äußerungen in keiner Weise zu schämen. Sie müßten vielmehr meine jetzige Haltung selbst in den Augen der Bolschewiki rechtfertigen, wenn diese fähig wären, die Dinge so zu sehen, wie sie sind und nicht, wie sie sie brauchen. Wenn ich aber keine Bedenken trage, diese Sätze selbst zu veröffentlichen, warum dann mein Nachdrucks-Prozeß? War das nicht doch eine kleinliche Schikane?

Mit nichts. Der Prozeß erschien mir vielmehr dringend geboten als prophylaktische Maßregel.

Frölich entnahm meine Sätze Briefen, die ich an Mehring geschrieben hatte. Diese Briefe sind mit dem übrigen literarischen Nachlaß Mehrings in bolschewistische Hände geraten, deren Ehrlichkeit und Anstand ich aufs höchste bezweifle. Nach den bisherigen Erfahrungen halte ich die Bolschewiki jeder Lüge und Fälschung für fähig. Was hätte ich, was die Parteigeschichte zu erwarten, wenn ich es den Bolschewiki freistellte, in ihren Händen befindliche Briefe von mir oder gar einzelne aus dem Zusammenhang gerissene Sätze aus den Briefen nach Belieben zu veröffentlichen, ohne daß ich die geringste Möglichkeit hätte, ihren Wortlaut und den Zusammenhang, in dem sie stehen, zu kontrollieren? Ich kann nicht einmal feststellen, ob der von Frölich zitierte Wortlaut meiner Briefe korrekt wiedergegeben ist!

Von mir wurden zahlreiche Briefe an Mehring gerichtet, die sehr wichtige politische, theoretische, persönliche Fragen betrafen. Da habe ich alle Ursache, im Interesse nicht nur meiner Person, sondern auch der von mir vertretenen Sache, dafür zu sorgen, daß sie nicht veröffentlicht werden, ohne daß ich, oder mein Rechtsnachfolger Einsicht in sie nehmen und Gelegenheit bekommen, die Korrektheit der Veröffentlichung prüfen zu können. Zu diesem Zweck werde ich alle Hilfsmittel benützen, die mir das Urheberrecht bietet.

Deshalb und nur deshalb habe ich Einspruch gegen die unbefugte Veröffentlichung meiner Briefe durch Herrn Frölich erhoben. Daß die „Inprelorr“ sich jetzt dumm stellt und meinen Zweifel an der Ehrlichkeit und dem Anstand der kommunistischen Drahtzieher in einen Versuch verwandelt, die Herausgabe der Luxemburg'schen Werke zu schädigen, verstärkt nur diesen meinen Zweifel.

Doch die „Inprelorr“ weiß noch ein anderes Motiv für mein Vorgehen. Sie schreibt über die Herausgeber und den Verlag der Luxemburg'schen Werke (die „Verenigung Internationaler Verlagsanstalten“, kurz „Biva“):

„Diese wollen — in Übereinstimmung mit den Erben Rosa Luxemburgs und unstreitig auch im Sinne Rosa Luxemburgs selbst — Briefe Rosa Luxemburgs an Dritte nicht zu beliebiger Verwendung der Frau Kautsky (der Name ist im Original fett gedruckt &c.) überlassen. Offenbar deshalb strengte Herr Kautsky den Prozeß an, der ohne Ausgang ist, um bei einem Vergleich dann diese Rechte für Frau Kautsky zu erhalten. Diese Rechte sind nicht zugestanden worden.“

Ich bin der „Inprelorr“ sehr dankbar dafür, daß sie auf diesen Fall Bezug nimmt und mich dadurch veranlaßt, ihn öffentlich darzulegen. Er ist allerdings ohne „Bergang“.

**Wenden!**

das heißt, ohne Zwang. Nur handelt es sich dabei nicht etwa um eine Forderung meiner Frau, den Verlag „Biba“ solle ihr Briefe der Rosa Luxemburg „als beliebiger Wertung überlassen.“ Meine Frau hat an den Verlag der Luxemburgischen Werke gar kein Verlangen gestellt. Am allerwenigsten ein so naives.

Die Sache verhält sich ganz anders.

Meine Frau hat die Briefe, die unsere Freundin Rosa Luxemburg an sie richtete, in einem Bändchen gesammelt veröffentlicht.

Dieses fand so viel Beifall, daß eine Reihe von Freunden Rosas sich veranlaßt sah, Briefe, die sie von ihr bekommen hatten, meiner Frau zur Verfügung zu stellen, damit sie in einem weiteren Bändchen veröffentlicht würden. Die Erben Rosa Luxemburgs, die das Erscheinen des ersten Bandes der Briefe mit Freuden begrüßt hatten, erteilten gerne die Erlaubnis zur Herausgabe eines zweiten Bandes.

Leider verzögerte sich diese, da meine Frau nach noch weiteren Briefen forschte.

Je mehr die Bolschewiki auf die Gegnerschaft aller lebenden Sozialisten von Belang stoben, umso mehr suchten sie jeden toten, der sich dagegen nicht wehren kann, für sich auszunützen. In Frankreich klammern sie sich sogar an die Nachschöpfe des toten Jaures, dessen „Humanität“ sie gekapert haben. Da mußte es ihnen hoch willkommen sein, daß Rosa Luxemburg, die durch ihr Leben und ihren grauenhaften Tod zu einer von so vielen Sozialisten geliebten und verehrten Persönlichkeit wurde, bis zu einem gewissen Grad bolschewistische Neigungen gezeigt hatte.

Urdings nur bis zu einem gewissen Grad. Sie hatte nur die Anfänge des Bolschewismus gesehen und dennoch in ihrem nachgelassenen Buche über die russische Revolution, (S. 112, 113) geschrieben:

„Lenin vergreift sich völlig im Mittel, Dekrete, diktatorische Gewalt der Fabrikarbeiter, drohische Strafen, Schreckensherrschaft, das alles sind Mittel, die die Wiedergeburt (der Massen &c.) verhindern. Der einzige Weg zu dieser Wiedergeburt ist die Schule des öffentlichen Lebens selbst, ungezügelter breiter Demokratie, öffentliche Meinung. Gerade die Schreckensherrschaft demoralisiert.“

Der Schrecken über diese Klarlegung des Luxemburgschen Denkens ist den Bolschewiks arg in die Glieder gefahren. Wenn meine Frau jetzt noch unbekannte Briefe Rosa Luxemburgs veröffentlicht, könnte dem bolschewistischen Lager dadurch nicht eine ähnliche Ueberraschung bereitet werden? Vielleicht sind die Briefe so harmlos wie die an Sophie Liebknecht. Aber wer kann ihnen das gewährleisten?

Um gegen neue Ueberraschungen gesiegt zu sein, gibt es für die Bolschewiki nur eins: die Gewinnung des Monopols auf sämtliche Schriften Rosa Luxemburgs. Nur wenn die Bolschewiks das erreicht haben, sind sie sicher, daß kein Luxemburgscher Gedanke mehr an den Tag kommt, der ihnen unbequem ist.

In Sowjetrußland ist das sehr einfach, da haben sie die ganze Pressefreiheit erdrückt. Jedoch läßt die Weltrevolution noch auf sich warten, und so gibt es außerhalb Rußlands noch einige Pressefreiheit.

Aber die Bolschewiks haben ein Mittel gefunden, um sie wenigstens für Rosa Luxemburg in der ganzen Welt aufzuheben: Das Erbrecht des so sehr von ihnen verfluchten kapitalistischen Staates.

Zu diesem Zwecke setzten sie sich mit den Erben Rosa Luxemburgs in Verbindung. Sie erwarten von diesen das

alleinige Recht auf Herausgabe Luxemburgischer Schriften und verbieten, darauf gestützt, meiner Frau die Herausgabe der Briefe, die sie in der Hand hat.

Wenn die Luxemburgischen Erben verlangt hätten, Einsicht in die Briefe nehmen und die Korrektheit der Ausgabe nachprüfen zu können, so ließe sich dagegen nichts einwenden. Aber die Bolschewiks verbieten jede Herausgabe von Luxemburgischen Briefen, die sie nicht selbst herausgeben, das heißt, nach Belieben zurecht retuschieren können. Daher droht diesen Briefen das Schicksal, überhaupt nicht zur Kenntnis der Welt zu kommen. Dafür verantwortlich sind allein die Kommunisten.

Sie vertragen die Wahrheit nicht einmal aus dem Munde derjenigen, die sie aufs überschwenglichste feiern. Sie können nur gesinnungslose Zinientulsi und eine völlig geknebelte Presse brauchen.

## Hamburger Echo

Nr. 14

**Rosa Luxemburgs  
Persönlichkeit.**

Von Luise Kautsky.

Nicht von der Politikerin Rosa Luxemburg allein soll hier die Rede sein, über die in diesen Seiten, da sich ihr Todestag zum zehnten Male nähert, gar viel geredet und geschrieben werden wird. Andere Seiten ihres Wesens sollen es sein, mit denen sich die nachfolgenden Seiten beschäftigen.

Es soll hier der geradezu erstaunlichen Vielseitigkeit gedacht werden, durch die sich Rosa Luxemburg in hohem Maße auszeichnete.

In ihrer kleinen, zarten Person vereinte sich die erfolgreiche Agitatorenin, die glänzende geistvolle Schriftstellerin, die hinreißende Rednerin, die furchtlose Publizistin. In ihr verehrte die Jugend der Partei ihre unermüdbliche Lehrerin und Bildnerin, verehrte die Arbeiterschaft nicht nur in Deutschland, sondern weit über dessen Grenzen hinaus das Proletariat der ganzen Welt seine mutigste Vorkämpferin.

Aber neben allen diesen Eigenschaften, die sie befähigten, im großen Befreiungskampf der Erniedrigten und Enterten mit unvergleichlicher Tapferkeit ihre Klinge zu führen und durch sie, den Befehlenden folgend, die ihre Wesensart ihr vorschrieb, waren ihr auch noch andere eigen, die sich nicht in der großen Menge ihrer Widerfacher und Bewunderer offenbarten, sondern nur dem engeren Kreis ihrer nächsten Freunde sichtbar wurden.

Vor allem war es ihre künstlerische Begabung, die uns immer wieder in Erstaunen setzt. Sie hatte schon als Kind gern gezeichnet und gemalt, später aber, als sie sich mit Feuereifer in ihre anderen Studien versenkte, hat sie keine Zeit mehr gefunden, sich irgendwie mit Dingen zu beschäftigen, die nur einen Zeitvertreib bedeuteten. Als sie aber ihr Hauptstudium abgeschlossen hatte, und ihr Leben in die von ihr erstrebte Bahn gelenkt war, da fand sie doch hier und da eine Mußestunde trotz aufreibender Tätigkeit, in der sie auch „brotslose Künste“ treiben durfte.

Und da entstanden denn, wie durch Zauber, unter ihren geschickten Händen Bilder und Zeichnungen, die durch ihre Vollendung selbst Künstler vom Fach in Erstaunen versetzten. Ohne sie sich mit der Technik der Malerei vertraut gemacht zu haben, handhabte sie keck Pinsel und Palette und schuf eine Reihe von Porträts, die nicht durch ihre Ähnlichkeit allein, sondern auch durch die durchaus künstlerische Auffassung des Gegenstandes geradezu verblüfften. Es war ein Geschenk des Himmels, das ihr unvermutet in den Schoß gefallen war. Sie selbst war von dem Gelingen des Versuches wie berauscht, und wochen, ja mo-

natelang hatte sie im Traum wie im Wachen nur Leinwand, Pinsel und Farben vor den Augen. Es war wie ein Fieber, das sie ergriffen hatte, denn alles, was sie tat, tat sie ganz.

Sie hatte so eine Periode, die sie die botanische nannte, in der sie von einer wahren Wut besessen war, Pflanzen zu sammeln, zu bestimmen, zu sortieren und zu pressen. Mit größter Gründlichkeit studierte sie dann die einschlägige Literatur, und mit emsiger Sorgfalt füllte sie ihre Herbarien, die bald alle Arten der heimischen Flora enthielten.

Ebenso gründlich, wie sie sich mit Pflanzen beschäftigte, studierte sie zum Beispiel auch die Lebensweise der Vögel. Ihre Briefe aus den verschiedenen Gefängnissen legen Zeugnis dafür ab, wie ernst es ihr mit allen diesen Dingen war, und wie sie jede Oberflächlichkeit scheute und verachtete.

Ganz besonders intensiv aber war das aktive Interesse, das sie der schönen Literatur entgegenbrachte. Sie war eine der eifrigsten, unermüdblichsten Leserinnen, vor deren Augen nur jene Kategorie der Lektüre keine Gnade fand, die leider auch in Arbeiterkreisen noch immer allzu viele Anhänger hat: süßliche oder verlogene, leichte Belletristik in trügerischer Aufmachung; kleinbürgerlicher Kitsch, den mit grimmigem Hohn zu verfolgen sie nie müde wurde.

Sie selbst hat in ihrer meisterhaften Vorrede zu der von ihr mit großer Liebe übersehten Selbstbiographie Korolenkos gezeigt, welche hohe Meinung sie von der Aufgabe der Literatur hat, und in eben dieser Einleitung eine, wie mich dünkt, unerreichbare und auch unerreicht gebliebene Probe davon gegeben, wie man dem Leser in vorbildlicher Klarheit auf verhältnismäßig kleinem Raum eine unendliche Fülle von Wissen und Weisheit, von Schönheit und Kraft bieten kann. Freilich bedarf es zu solcher Meisterleistung einer solchen Persönlichkeit, wie eben Rosa Luxemburg sie war. Ihr eignete zweifellos neben allen andern Gaben auch die der höchsten dichterischen Begabung. Wäre sie nicht in den Strudel der Politik hineingerissen worden, sie hätte zweifellos der Welt reiche Schätze auf künstlerischem Gebiet beschert.

Dass die künstlerisch, politisch und wissenschaftlich so Hochbegabte auch eine zart empfindende Frau war, die, als sie das studentische Wesen abgestreift hatte, auch den häuslichen Tugenden, der Ordnungsliebe und Gemütlichkeit, ja sogar der Kochkunst Verständnis und Sympathie entgegenbrachte, davon können alle die erzählen, die sie in ihrem kleinen Heim walten sahen, denn sie fand es durchaus nicht unter ihrer Würde, eine verständige Hausfrau zu sein.

Aber über ihrer großen Aufgabe, dem kämpfenden Proletariat Befreierin und Beglückerin zu sein, vergaß sie nie, daß es sich auch lohne, im kleinen Kreis beglückend zu wirken, eine Atmosphäre der Wärme und Sympathie um sich zu verbreiten. Daß ihr auch diese Gabe in reichstem Maße verliehen war, dessen sind dankbaren Herzens alle jene eingedenk, die das unvergeßliche Glück hatten, sich zu ihren näheren Freunden zählen zu dürfen.

Wenden!



## Hofa Luxemburg an Mathilde Wurm.

Ein ungedruckter Brief.

Wronka, i. P., 18. Februar 1917.

Meine liebe Lilde! Brief, Karte und Keks erhalten — besten Dank. Sei ruhig, ich sitze fest im Sattel, mich hat noch keiner in den Sand gestreckt; auf den, der's kann, bin ich neugierig. Ich werde Dir stets der Kompaß bleiben, weil Dir Deine grade Natur sagt, daß ich das unerbittlichste Urteil habe — fallen doch bei mir all die störenden Nebenmomente weg: Neugierigkeit, Routine, parlamentarischer Kreinismus, die das Urteil der andern trüben. Deine ganze Argumentation gegen meine Lösung: hier steh' ich — ich kann nicht anders!, läuft auf das Folgende hinaus: schön und gut, aber die Menschen sind zu feig und schwach für solches Heldentum. Ergo müsse man die Taktik ihrer Schwachheit und dem Grundsatz: qui va piano, va sano (Wer langsam vorgeht, geht sicher. Die Red.) anpassen. Welche Enge des historischen Blickes! Es gibt nichts Wandelbarer als menschliche Psychologie. Zumal die Psyche der Massen birgt stets in sich, wie die Thalatta, das ewige Meer, alle latenten Möglichkeiten: tödliche Windstille und brausenden Sturm, niedrigste Feigheit und wildesten Heroismus. Die Masse ist stets das, was sie nach Zeitumständen sein muß, und sie ist stets auf dem Sprunge, etwas total anderes zu werden, als sie scheint. Ein schöner Kapitän, der seinen Kurs nur nach dem momentanen Aussehen der Wasseroberfläche steuern und nicht verstehen würde, aus Zeichen am Himmel und in der Tiefe auf kommende Stürme zu schließen. Die „Enttäuschung über die Massen“ ist stets das blamabelste Zeugnis für den politischen Führer. Ein Führer großen Stils richtet seine Taktik nicht nach der momentanen Stimmung der Massen, sondern nach ehernen Gesetzen der Entwicklung, hält an seiner Taktik fest trotz aller Enttäuschungen und läßt im übrigen ruhig die Geschichte ihr Werk zur Reife bringen.

Damit wollen wir die „Debatte schließen“. Freundin bleibe ich Dir gern. Ob ich Dir auch, wie Du willst, Lehrerin bleibe, hängt von Dir ab.

Du erinnerst mich an einen Abend vor sechs Jahren, an dem wir zusammen am Schlachtensee auf den Kometen warteten. Merkwürdig, kann mich absolut nicht mehr entsinnen. Aber eine andere Erinnerung ruft Du in mir wach. Ich saß damals an einem Oktoberabend mit Hans Kautsky, dem Maler (Bruder von Karl Kautsky. Die Red.), an der Havel, vis-à-vis der Pfaueninsel, und wir warteten auch auf den Kometen. Es war schon tiefe Dämmerung, doch am Horizont brannte noch ein düsterer Purpurstreif, der sich in der Havel spiegelte und die Wasseroberfläche in ein großes Rosenblatt verwandelte. Eine leichte Böe strich darüber hin und kräuselte dunkle Schuppen auf dem Wasser, das von einem Schwarm schwarzer Punkte besprenkelt war. Ich blickte auf die Havel, Hans zufällig auf mich. Plötzlich fuhr er enssetzt auf und sagte mich bei der Hand: Was mit mir wäre?, rief er. Hinter seinem Rücken war nämlich ein Meteor niedergegangen und hatte mich mit phosphorgrünem Licht über-

gossen, so daß ich leichenhaft erbläute. Und da ich bei dem seltsamen Schauspiel, das ihm unsichtbar war, heftig zusammenzuckte, so dachte Hans wohl nicht anders, als ich sei im Sterben. (Er machte von dem Abend an der Havel nachher ein schönes großes Bild.)

Daß Du für nichts Zeit und Sinn hast jetzt, als für „den einen Punkt“, nämlich die Parteimisere, ist fatal, denn solche Einseitigkeit trübt auch das politische Urteil, und vor allem muß man jederzeit als voller Mensch leben. Aber sieh, wenn Du schon so selten dazu kommst, ein Buch in die Hand zu nehmen, dann lies doch wenigstens nur Gutes, nicht solchen Kitsch wie den Splinza-Roman, den Du mir schicktest. Was willst Du mit den speziellen Judenthemen? Ihr seid die armen Opfer der Gummipflanzungen in Patomago, die Neger in Afrika, mit deren Köpfen die Europäer Fangball spielen, ebenso nahe. Weißt Du noch die Worte aus dem Werke des Großen Generalstabs über den trostlosen Feldzug in der Kalahari: „... Und das Rätseln der Sterbenden, der Wahnsinnschrei der Verdurftenden verhallen in der erhabenen Stille der Unendlichkeit.“ O, diese „erhabene Stille der Unendlichkeit“, in der so viele Schreie ungehört verhallen, sie klingt in mir so stark, daß ich keinen Sonderwinkel im Herzen für das Ghetto habe: ich fühle mich in der ganzen Welt zuhause, wo es Wolken und Vögel und Menschenströme gibt.

Gestern Abend um 5 gab es wunderschöne rosige Wolken über meiner Festungsmauer. Ich stand vor meinem vergitterten Fenster und registierte für mich mein Lieblingsgedicht von Mörike:

In ein freundliches Städtchen tret ich ein,  
In den Straßen liegt roter Abendsehn,  
Aus einem offenen Fenster eben,  
Über den reichsten Blumenflor  
Hinweg, hört man Goldglockentöne schweben,  
Und eine Menschenstimme scheint ein Nachtigallenchor.  
Daß die Blumen beben,  
Daß die Mäste leben,  
Daß in höherem Rot die Rosen leuchten vor.  
Lang hielt ich staunend, lustbeholden,  
Wie ich hinaus vors Tor gekommen,  
Ich weiß es selber wahrlich nicht.  
Und hier — wie liegt die Welt so licht!  
Der Himmel wogt in purpurnem Gewühle,  
Rückwärts die Stadt in goldenem Rauch.  
Wie rauscht der Erlenbach?  
Wie rauscht im Grund die Mühle!  
Ich bin wie trunken, irreführt.  
O Muse, Du hast mein Herz berührt  
Mit Deinem Liebesband! ...

So, und nun leb wohl. Weiß der Himmel, wann ich wieder dazu komme, Dir einen Brief zu schreiben. — Ich habe jetzt keine Schreiblust. Aber diesen war ich Dir schuldig. Auf und kräftigen Gedenke!  
Deine H.

## Hamburger Echo

Nr 262 - 1

## Rosa Luxemburg und die KPD.

In fetten Lettern verkündet die Revolutionstrumpete Norddeutschlands, die Hamburger Volkszeitung, das Echo habe das Andenken Rosa Luxemburgs geschändet, als es feststellte, daß sie auf so tragische Weise aus dem Leben geschiedene große Revolutionärin die Organisation eines Aufstandes durch die Sozialdemokratie abgelehnt habe. Es ist eine bekannte Tatsache, daß die kommunistische Presse jedesmal nervös wird, wenn unter Berufung auf das Schrifttum Rosa Luxemburgs der Nachweis geführt wird, daß die Gründerin des Spartakusbundes politische Anschauungen vertreten hat, die der heutigen skandalisierenden KPD-Politik der KPD diametral gegenüberstehen. Da aber auch heute noch größere Schichten des Proletariats auf den bewaffneten Aufstand als den *deus ex machina* starren und von ihm Erlösung erhoffen, sei unsere obige Behauptung unter Beweis gestellt.

Rosa Luxemburg stand Zeit ihres Lebens auf dem linken Flügel der Sozialdemokratie und hat in zahllosen Artikeln und Reden den Beweis für ihr wissenschaftliches Können geliefert und

durch ihre anregende Dialektik und echte Kampfnatur auch andersdenkende Parteigenossen in ihren Bann gezogen, aber niemals ist sie einer sinnlosen Parolenpolitik, die von der Wirklichkeit abflücht, zum Opfer gefallen.

In scharfem Gegensatz zu Eduard Bernstein stehend, der seine Absichten in dem bekannten und umstrittenen Satze formulierte: „Das Endziel, was es immer sei, ist mir nichts, die Bewegung alles“, betont Rosa Luxemburg, daß

das Endziel das einzige entscheidende Moment

ist, das die sozialdemokratische Bewegung von dem bürgerlichen Radikalismus scheidet, aber sie ist weit davon entfernt, revolutionäre Hirtengymnastik zu treiben und mit der Stange in der blauen Luft herumzufahren. Sie betont ausdrücklich die Notwendigkeit, soziale Reformen durchzuführen, und schreibt wörtlich, was sich vor allen Dingen unsere heutigen Kommunisten merken sollten:

„Für die Sozialdemokratie besteht zwischen der Sozialreform und der sozialen Revolution ein unzertrennlicher Zusammenhang, indem ihr der Kampf um die Sozialreform das Mittel, die soziale Umwälzung aber der Zweck ist.“

Die Grundverhältnisse der kapitalistischen Klassenherrschaft lassen sich, so setzt Rosa Luxemburg ausführlich auseinander, durch Gesetze innerhalb des kapitalistischen Staates nicht außer Kraft setzen; dazu ist vielmehr notwendig die Eroberung der politischen Macht. Als ein unentbehrliches Mittel dazu erkannte sie die Demokratie. Wir zitieren wörtlich aus ihrer Broschüre „Sozialreform oder Revolution“ folgende bemerkenswerten Sätze, die wie ein Privatstimmchen für unsere heutigen Kommunisten klingen:

„Ist die Demokratie für die Bourgeoisie teils überflüssig, teils hinderlich geworden, so ist sie für die Arbeiterklasse dafür notwendig und unentbehrlich.“

Sie ist erstens notwendig, weil sie politische Formen (Selbstverwaltung, Wahlrecht und dergleichen) schafft, die als Ansätze und Stützpunkte für das Proletariat bei seiner Umgestaltung der bürgerlichen Gesellschaft dienen werden. Sie ist aber zweitens unentbehrlich, weil nur in ihr in dem Kampf um die Demokratie, in der Ausübung ihrer Rechte das Proletariat zum Bewußtsein seiner Klasseninteressen und seiner geschichtlichen Aufgaben kommen kann. Mit einem Worte,

die Demokratie ist unentbehrlich,

nicht weil sie die Eroberung der politischen Macht durch das Proletariat überflüssig, sondern umgekehrt, weil sie diese Machtergreifung ebenso notwendig, wie auch einzig möglich macht.“

Um so schärfer aber hat Rosa Luxemburg stets die Organisation des bewaffneten Aufstandes durch die Sozialdemokratie abgelehnt, was vor einigen Jahren Karl Radek zu folgendem Stoßfussler Veranlassung gab: „Die Vorbereitung des Aufstandes, erschien Rosa Luxemburg als technische Vorbereitung, die

Wenden

von der Partei nicht gelöst werden könne und die nur geeignet sei, die

Partei auf den Weg des revolutionären Putschismus zu drängen. Lenin kämpfte gegen diesen Gedanken Rosa Luxemburgs an.

Ja, die Theorie Rosa Luxemburgs stand in vielem auf halbem Wege zur Weltrevolution.

Im Jahre 1904 bereits schrieb Rosa Luxemburg in der „Neuen Zeit“ dem damaligen wissenschaftlichen Organ der Partei, eine scharfe Kritik gegen den Bolschewismus, die noch heute einen Stich ins Herz des bolschewistischen Systems bedeutet. Lenin, der um diese Zeit herum in Rußland außerordentlich aktiv war, propagierte den bewaffneten Aufstand, und forderte, daß die Partei sich sowohl ideell als auch organisatorisch darauf einstelle, die Leitung und Durchführung des Bürgerkrieges zu übernehmen. Alle diejenigen, die es ablehnten, die Militarisierung der Partei und Lenins starren Ueberzentrismus (alle Lokalorganisationen sollten der Diktatur des Zentralkomitees unterstellt werden) mitzumachen, wurden von Lenin als hohle Phrasenreue beschimpft. Dagegen

Rosa Luxemburg erblickte in Lenins Organisationsgrundsätzen eine mechanische Uebertragung der Organisationsprinzipien der blanquistischen Bewegung von Verschwörerkreisen auf die sozialdemokratische Bewegung der Arbeitermassen,

die sie für außergewöhnlich gefährlich hält. Mit großer Schärfe wendet sie sich gegen die von Lenin geforderte Durchmilitarisierung der Partei und gegen das Schlagwort von der militärischen Disziplin, gegen Kadavergehoram und Gedankenlosigkeit: „Nicht mit der bloßen Uebertragung des Taktstockes aus der Hand der Bourgeoisie in die eines sozialdemokratischen Zentralkomitees, sondern

durch die Durchbrechung, Entwurzelung dieses sklavischen Disziplingeistes kann der Proletarier erst für die neue Disziplin erzogen werden.“

Ausgehend von dem Grundsatz, daß die proletarische Revolution ein elementarer, spontaner Prozeß ist, sieht Rosa Luxemburg die Aufgabe der Partei nicht darin, den bewaffneten Aufstand zu organisieren, vielmehr darin, durch Teilnahme an den Kämpfen des Proletariats zu zeigen, in welcher Richtung sich die Ereignisse entwickeln. Im August 1917 schrieb sie aus dem Gefängnis in Wronka: „Freilich lassen sich Revolutionen nicht auf Kommando

machen. Dies ist aber auch gar nicht Aufgabe der sozialistischen Partei. Pflicht ist nur, jederzeit unerschrocken auszusprechen, was ist, das heißt, den Massen klar und deutlich ihre Aufgaben im gegebenen geschichtlichen Moment vorzuhalten, das politische Aktionsprogramm und die Lösungen zu proklamieren, die sich aus der Situation ergeben.

Die Sorge dafür, ob und wann die revolutionäre Massenerhebung sich daran knüpft, muß der Sozialismus getroffen der Geschichte selbst überlassen.“

Klapp und klar ist hier das Frevelspiel abgelehnt, daß die KPD mit Teilen der Arbeiterklasse getrieben hat, die gewissenlos auf Befehl der „Berufsrevolutionäre“ von Putsch zu Putsch geheßt wurden. Rosa Luxemburg war Gegnerin des bewaffneten Aufstandes und lehnte seine Organisation durch die Sozialdemokratie ab: ihre Schriften liefern treffende Beweise dafür.

Daß Rosa Luxemburg nicht so „spartakistisch“ war, wie die ihr folgenden Massen, beweist auch ihr Verhalten auf dem Gründungsparteitag der Kommunistischen Partei. Sowohl sie als auch Karl Liebknecht forderten die Beteiligung an den Wahlen zur Nationalversammlung; Rosa Luxemburg antwortete auf die Parole des Wirkkopfes Rühle „Maschinengewehre oder Parlament“, sie wünsche einen verfeinerten Radikalismus, vermisste den sachlichen Ernst auf dem Kongresse und betrachte die Versammlung mit einem lachenden und einem traurigen Auge.

Äußerst kritisch verhielt sich Rosa Luxemburg auch dem Januar-Aufstand von 1919 gegenüber.

Sie stand dem Aufstand und dem Verhalten Karl Liebknechts ablehnend gegenüber

und war der Meinung, daß sie mit Liebknecht nicht mehr länger zusammenarbeiten könne! Ja, es wurde sogar erwogen, in der „Roten Fahne“ öffentlich von Karl Liebknecht abzurücken und sein Verhalten zu verurteilen. Leider schlug ihr der Tod die Feder aus der Hand — eine ausführliche Kritik des Januar-Putsches konnte Rosa Luxemburg nicht mehr liefern. Für immer erwiesen aber ist, daß die KPD kein Recht hat, sich bei der Durchführung ihrer Desperadopolitik auf Rosa Luxemburg als ihren Kronzeugen zu berufen, die bei aller sachlichen Differenz doch immer das Bestreben zeigte, das Proletariat vorwärtszudringen auf dem Wege seiner geschichtlichen Mission, während ihm die KPD nur Knüttel zwischen die Beine wirft.

## Hamburger Volkszeitung

Nr. 223

**Das Blut des Volkes**Von Rosa Luxemburg  
(Rede auf dem Parteitag der SPD  
in Gené 1905.)

Das „Hamburger Echo“ setzt den absichtslosen Versuch fort, den schamlosen Panzerkreuzerbetrug der SPD mit einer Leichenschändungslampagne an Rosa Luxemburg, der Gründerin des Spartakusbundes, zu vernebeln. Bevor wir auf die Geschichtslügen und die Taschenspielerkunststücke der Agenten des Weltkapitals zusammenhängend antworten, werden wir zunächst Rosa Luxemburg selbst sprechen lassen. Auch mit einigen Artikeln, die Rosa Luxemburg direkt an die Adresse des „Hamburger Echo“ geschrieben hat.

Die Red.

Wenn man die bisherigen Reden in der Debatte zur Frage des politischen Massenstreiks hier gehört hat, muß man sich wirklich an den Kopf fassen und fragen: Leben wir denn tatsächlich im Jahre der glorreichen russischen Revolution oder stehen wir in der Zeit zehn Jahre vor ihr? Sie lesen tagtäglich in den Zeitungen die Berichte von der Revolution, Sie lesen die Depeschen, aber es scheint, daß Sie keine Augen haben, zu sehen, und keine Ohren, zu hören. Da verlangt man, daß wir sagen, wie werden wir den Generalstreik machen, mit welchen Mitteln, zu welcher Stunde wird der Generalstreik erklärt, habt ihr schon die Magazine für die Lebensmittel? Die Magazine werden verhungern. Könnt ihr es auf euer Gewissen nehmen, daß Blut fließt? Ja, alle, die solche Fragen stellen, haben nicht die geringste Fühlung mit der Masse.

Sonst würden sie sich nicht so weit den Kopf um das Blut der Massen zerbrechen, denn die Verantwortlichkeit ruht gerade nicht bei den Genossen, die diese Frage stellen.

Schmidt sagt, warum sollen wir auf einmal unsere alte bewährte Taktik dem Generalstreik zuliebe aufgeben, warum sollen wir auf einmal diesen politischen Selbstmord begehen? Ja, sieht denn Robert Schmidt nicht, daß die Zeit gekommen ist, die unsere Großmeister Marx und Engels vorausgesehen haben, wo die Evolution in die Revolution umschlägt? Wir sehen die russische Revolution, und wir wären Esel, wenn wir daraus nichts lernen. Da stellt sich Heine hin und fragt Bebel, ja, haben Sie auch darüber nachgedacht, daß im Fall des Generalstreiks nicht nur unsere wohlorganisierten Kräfte, sondern auch die unorganisierten Massen auf dem Plan zu erscheinen haben, und haben Sie auch diese Massen im Zügel? Aus diesem einen Wort geht die ganze bürgerliche Auffassung von Heine hervor, das ist eine Schande für einen Sozialdemokraten. (Unruhe.) Die bisherigen Revolutionen, namentlich die von 1848, haben bewiesen, daß man in revolutionären Situationen nicht die Massen im Zügel halten muß.

ringste Forderung mit der wage,

sonst würden sie sich nicht so weit den Kopf um das Blut der Massen zerbrechen, denn die Verantwortlichkeit ruht gerade nicht bei den Genossen, die diese Frage stellen.

Schmidt sagt, warum sollen wir auf einmal unsere alte bewährte Taktik dem Generalsstreik zulebte aufgeben, warum sollen wir auf einmal diesen politischen Selbstmord begehen? Ja, sieht denn Robert Schmidt nicht, daß die Zeit gekommen ist, die unsere Großmeister Marx und Engels vorausgesehen haben, wo die Evolution in die Revolution umschlägt? Wir sehen die russische Revolution, und wir wären Gsel, wenn wir daraus nichts lernten. Da stellt sich Heine hin und fragt Bebel, ja, haben Sie auch darüber nachgedacht, daß im Fall des Generalsstreiks nicht nur unsere wohlorganisierten Kräfte, sondern auch die unorganisierten Massen auf dem Plan zu erscheinen haben, und haben Sie auch diese Massen im Zügel? Aus diesem einen Wort geht die ganze bürgerliche Auffassung von Heine hervor, das ist eine Schande für einen Sozialdemokraten. (Unruhe.) Die bisherigen Revolutionen, namentlich die von 1848, haben bewiesen, daß man in revolutionären Situationen nicht die Massen im Zügel halten muß, sondern die parlamentarischen Rechtswälte, damit sie die Massen und die Revolution nicht verraten.

Schmidt hat sich auf das belgische Experiment und auf den Ausspruch von Vandervelde bezogen; ich glaube, wenn irgend etwas gezeigt hat, daß man eine großartige spontane revolutionäre Massenbewegung durch Kleingeisterei ruinieren kann, so war es dieser Streit, und Vandervelde konnte meiner Kritik gegenüber nicht eine einzige Tatsache anführen, sondern suchte sich durch allgemeine Redensarten herauszureden, als ich ihm nachwies, daß diese ganze großartige Massenstreikbewegung durch das parlamentarische Teufelsmächel mit den Liberalen zugrunde gegangen wahr. (Bernstein: Unwahr!) Ah, was verstehen Sie davon? (Große Unruhe.) Heine hat das rote, blutige Gespenst heraufbeschworen und gesagt, ihm sei das Blut des deutschen Volkes teuer als — das war der Sinn seiner Worte — dem leichtsinnigen Jüngling Bebel. Ich will die persönliche Frage beiseiteschieben, wer mehr berufen und mehr befähigt ist, die Verantwortung zu tragen, Bebel oder der vorsichtige staatsmännische Heine, aber wir stehen doch an der Geschichte,

daß alle Revolutionen mit dem Blut des Volkes erkaufte sind. Der ganze Unterschied ist, daß bis jetzt das Blut des Volkes für die herrschenden Klassen verprist wurde, und jetzt, wo von der Möglichkeit gesprochen wird, ihr Blut für ihre eigene Klasse zu lassen, da kommen vorsichtige, sogenannte Sozialdemokraten und sagen, nein, dies Blut ist uns zu teuer. Es handelt sich augenblicklich nicht darum, ob

Revolution zu proklamieren, es handelt sich nicht einmal darum, den Massenstreik zu proklamieren. Und wenn uns Heine, Schmidt und Frohme zurufen, organisiert die Massen und klärt sie auf, so werden wir ihnen antworten, das tun wir, aber wir wollen es nicht in eurem Sinne! (Zuruf: Ach, ach!) Nicht in dem Sinne der Verkleisterung und Verwischung der Gegensätze, wie es alle diese Genossen seit Jahr und Tag tun. Nein,

nicht die Organisation vor allem, sondern vor allem der revolutionäre Geist der Aufklärung.

Das ist noch viel wichtiger. Erinnern Sie sich an die Zeit des Sozialistengesetzes! Man hat unsere Gewerkschaften zertrümmert, und sie sind wie Wühler aus der Asche emporgestiegen. Ebenso wird es auch künftig in Perioden heftiger Kämpfe sein. Es gilt vor allem, die Massen aufzuklären, und da brauchen wir gar nicht so vorsichtig zu sein, wie die Gewerkschaftsführer in Köln es gewesen sind.

Die Gewerkschaft darf nicht zum Selbstzweck und dadurch zum Hemmschuh für die Bewegungsfreiheit der Arbeiter werden. Lernen Sie einmal aus der russischen Revolution!

Die Massen sind in die Revolution getrieben, es ist gar keine Spur von gewerkschaftlicher Organisation, und sie festigen jetzt Schritt für Schritt ihre Organisationen durch den Kampf. Es ist eben eine ganz mechanische, undialektische Auffassung, daß starke Organisationen dem Kampfe immer vorausgehen müssen. Die Organisation wird auch umgekehrt selbst im Kampfe geboren, zusammen mit der Klassen- aufklärung. Gegenüber der ganzen Klein- klugheit müssen wir uns sagen, daß für uns die leeren Worte des kommunistischen Manifestes nicht nur eine schöne Phrase für Volksver- sammlungen sind, sondern daß es uns blutiger anstößt, wenn wir den Massen zurufen: Die Arbeiter haben nichts zu verlieren als ihre Ketten, aber eine Welt zu gewinnen.



## Hamburger Volkszeitung

Beilage zu Nummer 12

## Rosa Luxemburg geißelt

„Hundepolitik“ — ein Spartakusbrief der Erm

Am 1. Mai 1916 wurde Karl Liebknecht in Berlin verhaftet. Rosa Luxemburg geißelt dann in folgendem Artikel in den Spartakusbrieffen das elende Verhalten der Sozialdemokratie im Reichstag, wo der Sozialdemokrat David Liebknecht mit einem Hund verglichen, der wohl bellen könne, aber nicht beiße.

Das Unmögliche ist Tat geworden. Der Reichstag, die bürgerlichen Parteien, die offizielle sozialdemokratische Fraktion haben sich noch mehr mit Schmach bedeckt, als das bis jetzt schon der Fall war. Es schien, daß dieses unauffindbare Parlament, daß diese edle Gesellschaft in politischer Selbsterniedrigung, im Preisgeben des elementarsten politischen Anstandes bereits das Menschenmögliche geleistet hatte, daß es in diesem Sumpfe einfach nicht tiefer gehe. Doch, weit gefehlt: Bei der Behandlung des Falles Liebknecht haben Reichstag, bürgerliche Mehrheit und sozialdemokratische Fraktionsmehrheit ihre eigene Infamie noch weit übertroffen.

Liebknecht ist bei der Erfüllung seiner Pflicht als internationaler Sozialist, bei der Demonstration am 1. Mai von den Polizeischergen ergriffen und der Militärgerichtsbarkeit überantwortet worden.

Liebknecht ist Reichstagsabgeordneter, ist zur Ausübung seines Mandats als Volksvertreter vom Militärdienst beurlaubt, ist also während der Reichstagsession kein Soldat, sondern Volksvertreter. Ihn vor den Krallen der Militärjustiz, vor jeglicher politischer Verfolgung zu schützen, war elementarste Pflicht des Reichstags. Jedes Parlament der Welt betrachtet es als ein Verbot der Selbstachtung, seine Mitglieder vor den Regierungsgewalten zu schützen. Hier geschah das Unerhörte, das Beispiellose in der Geschichte aller Parlamente. Der Reichstag lieferte selbst eines seiner Mitglieder der Militärjustiz aus!

Wenige Tage später folgte der zweite Akt der Farce: Derselbe Reichstag lehnte es ab, seine Mitglieder vor solchen Brutalitäten und Vergewaltigungen zu schützen, wie sie Liebknecht widerfahren sind, als er am 8. April die Mache mit der letzten deutschen Kriegaanleihe kritisch beleuchten wollte! Und die rabiatesten Schreier dieser parlamentarischen Selbstentfaltung waren gerade die Freisinnigen! Der Geist Eugen Richters, des Stiefelhühners der Reaktion aus der Zeit des Hungerzolltarifs, lebt in seinen würdigen Nachfahren. Unter dem Schrei „Landesverrat“ stürzten sich Huber und Müller-Meinungen mit Häuten auf jeden, der die Reichstagstribüne bestieg, um Kritik an der Regierung zu üben. Mit dem Schrei „Landesverrat“ liefern die Payer und Liesching die Immunität der Volksvertreter dem Militärjacob aus. Den Dertel und Heydebrand bleibt nach diesem liberalen Geheul nichts mehr zu sagen übrig.

Und die sozialdemokratische Mehrheitsfraktion? Sie wies nicht mit einer Silbe dies Geträg zurück. Die „Durchhaltepolitiker“, die Scheidemann und Genossen halten ja selbst jeden, der sozialdemokratische Grundsätze hochhält und den Völkermord bekämpft, für Landesverräter.

nicht gefährlich, daß das deutsche Volk in seinem Kadavergehorsam noch nicht zu erschüttern sei! Ja, in der Kommission des Reichstags sagte der Sozialdemokrat David mit Bezug auf Karl Liebknecht: „Ein Hund, der laut bellt, beißt nicht!“

Auf alle diese Infamie im Reichstag die richtige Antwort zu geben, nicht apokalyptisch, nicht formalistisch, sondern sozialistisch, nicht debattieren, nicht argumentieren, sondern die verächtliche Gesellschaft als eine Horde von Volksverrätern zu brandmarken, dazu fehlte eben — Liebknecht!

Die Antwort soll ihnen aber von den Massen des Proletariats gegeben werden, von den Massen des hungernden, geknechteten, als Kanonensfutter mißbrauchten Volkes. Und die „Hunde“-Worte des sozialdemokratischen Mehrheitsredners sollen dabei nicht vergessen werden.

Ein Hund ist, wer den Stiefel des Herrschers leckt, der ihn jahrzehntelang mit Tritten bedachte.

Ein Hund ist, wer im Mantel des Belagerungszustandes trübselig schweifswedelt und den

Herrn der Militärdiktatur selb, in die Augen blidt.

Ein Hund ist, der einen fesselt, heiser anbellt und seinen Machthabern Apport

Ein Hund ist, wer die ganze Partei, wer alles, was ihr war, auf Kommando der Diktatur geißelt, in den Kot tritt.

Hunde sind und bleiben Landsberg und Genossen. In der deutschen Arbeiterklasse, rechnung kommt, den mahl kommen.

Daß dieser Tag so bald und so gründliche Arbeit dazu hat die Affäre Liebknecht wie die Infamien der Fraktionsmehrheit — tückisch muß es auch jedem Mann des Volkes klar sein: dieses V



„Nieder mit dem Krieg! N

Karl Liebknechts B

nach diesem überlieferten Gelehrte nichts mehr zu sagen übrig.

**Und die sozialdemokratische Mehrheitsfraktion?**  
Sie wies nicht mit einer Silbe dies Gefäch zurück. Die „Durchhaltepolitiker“, die Scheidemann und Genossen halten ja selbst jeden, der sozialdemokratische Grundsätze hochhält und den Völkermord beklagt, für Landesverräter.

**Landesverrat! Landesverrat!**  
Maifeier ist Landesverrat! Kritik an der Kriegsanleihe — Landesverrat! Internationale Solidarität — Landesverrat! Klassenkampf — Landesverrat! Budgetablehnung — Landesverrat! Streiks zur Erhöhung der Hungerlöhne — Landesverrat! Öffentliche Erörterung des Lebensmittelwuchers — Landesverrat! Klagefrei der hungernden Frauen vor den Lebensmittelräden — Landesverrat! Was tausendmal in den sozialdemokratischen Zeitungen, in den sozialdemokratischen Wählerversammlungen, in sozialdemokratischen Reichstagsreden gesagt worden ist, ist heute Landesverrat. Die gesamte fünfzigjährige Tätigkeit der Sozialdemokratie, die gegen Krieg, Militarismus, Klassenherrschaft, Klassenolidarität, nationale Einigkeit, vaterländische Phrase gerichtet war, ist Landesverrat!

Die Payer, Liesching, Hubrich, die David, Landsberg, Scheidemann haben alle Staatsanwälte übertroffen, alle Polizeipräsidenten beschämt, den seligen Tessenlof nachträglich zum Waisenknecht gemacht. Wehe, wenn die Kerle das Bismarcksche Sozialistengehölz zu handhaben gehabt hätten! Sie hätten sämtliche sozialdemokratischen Abgeordneten und Redakteure ins Zuchthaus gesteckt, sie hätten unseren August Bebel, unseren alten Liebknecht an den Galgen gebracht. Die Scheidemann-Leute leisteten sich die Komödie, formell einen Antrag betreffs der Immunität Liebknechts zu stellen, aber sie begründeten ihn damit, daß Liebknechts Kampf

# „Nieder mit dem Krieg! Nieder mit

Karl Liebknechts Ruf am 1. Mai 1916

3. In der Internationale liegt der Schwerpunkt der Klassenorganisation des Proletariats.

4. Die Pflicht zur Ausführung der Beschlüsse der Internationale geht allen anderen Organisationspflichten voran. (Leitsätze)

## Genossinnen und Genossen!

Zum zweitenmal steigt der 1. Mai über dem Blutmeer der Massenmehlei auf. Zum zweitenmal findet der Weltfeiertag der Arbeit die proletarische Internationale in Trümmer geschlagen, während die Kämpferscharen des völkerbefreienden Sozialismus sich als widerstandsloses Kanonenfutter des Imperialismus einander abschlachten.

Die sozialistische Internationale liegt seit zwei Jahren darnieder. Und was haben die Arbeiter aller Länder, was haben die Völker gewonnen? Millionen von Männern haben bereits ihr Leben gelassen auf Geheiß der Bourgeoisie. Millionen sind zu elenden Krüppeln geschlagen. Millionen von Frauen sind zu Witwen, ihre Kinder zu Waisen gemacht, in Millionen von Frauen ist unstillbares Leid und Trauer eingezogen. Nicht genug! Not und Elend, Teuerung und Hungersnot herrschen in Deutschland, in Frankreich, in Rußland. Belgien, aber, Polen und Serbien, die von dem Campyr des deutschen Militarismus bis aufs Blut und auf das Mark der Knochen ausgelogen werden, gleichen großen Friedhöfen und Trümmerhaufen. Die ganze Welt, die vielgerühmte europäische Kultur gehen

zugrunde in der anstehenden Anarchie des Weltkrieges.

Und zu wessen Ruh und Frommen, zu welchem Zweck all diese Schrecken und Bestialitäten? Damit die östlichen Junker und die mit ihnen versippten kapitalistischen Profitmacher durch Unterjochung und Ausbeutung neuer Länder ihre Taschen füllen können. Damit die Scharfmacher von der schweren Industrie, die Heereslieferanten von den blutigen Leichenfeldern goldene Enten in ihre Scheunen schleppen. Damit Börsenböller mit Kriegsanleihen Wuchergeschäfte treiben. Damit Lebensmittelspekulanten sich auf Kosten des hungernden Volkes mästen. Damit der Militarismus, die schwärzeste Reaktion in Deutschland, nie dagewesener Macht, zur ungeteilten Herrschaft emporsteigen.

Um ihre schlimmsten Feinde hart und übermütig zu machen, läßt sich die Herrschaft wie eine Herde Schafe zur Schlachtbank treiben. Und die blutige Orgie findet gar kein Ende, ja, sie dehnt sich immer weiter aus! Morgen vielleicht wird sich der Völkermord auf neue Länder und Weltteile erstrecken. Die deutschen Kriegsbeher treiben mit Macht zum Kriege mit den Vereinigten Staaten. Morgen vielleicht sollen wir das Mordeisen gegen neue Bruderscharen, gegen die Brust unseres amerikanischen Arbeits- und Kampfgenossen jücken.

Arbeiter! Parteigenossen! Ihr Frauen des Volkes! Wie lange wollt ihr dem Spul der Hölle gelassen zusehen? Wie lange wollt ihr das Verbrechen der Massenmehlei, die Not und den Hunger tragen? Bedenkt! Solange sich das Volk nicht

## Leichnam 107

Von Paul Körner

Die schwachen Lichtstrahlen fallen durch die offenen Glascheiben des Leichenschauhauses. Die Leichenwärter haben viel zu tun, immer neue Entlieferungen erfolgen und schon sind fast alle Gestelle belegt. Die Leichen der von den Kosaken-Gardisten in den letzten Tagen Erschossenen und Erschlagenen halten Generalversammlung in dem großen kalten Saal der Leichenschauhalle. Die Opfer haben sich mit einem weißen Tuch bedeckt bis in den Hals. Weiß, zur Symbolisierung des weißen Terrors.

Rechts und links in den langen Gängen haben sie sich postiert. Da liegt ein breiter knochiger Kopf mit langem Schnurrbart. Die Augen sind offen, die Lippen blau und nach außen gerollt. In der Höhe des rechten Lungenflügels hat das weiße Tuch einen mehr schwarzen wie roten Fleck. Auf der Straße hat es ihn getroffen.

Daneben liegt — als läche es — ein junges Mädchen, und auf dem Gestell, dessen Raum die Leiche nur zur Hälfte ausfüllt, ein Blumenkranz. Im Begriff, zu einer Feier zu gehen, traf sie die tödliche Kugel der Kosaken. Ja, die Revolution fordert auch Opfer von denen, die nicht am Kampfe beteiligt sind, um so mehr, wenn der Kampf der Aufständischen im Blute erstickt ist und eine viehische Soldateska das Feld beherrscht.

Dort liegt ein scheinbar Lebender mit einem Gesichtsausdruck, als ob er angestrengt auf das Trampeln und Poltern der Leichenwärter höre, die wieder einen Neuen bringen. Der Neue blutet an den Händen und das Kinn ist durch ein paar Kolbenschläge zertrümmert. Er wird auf ein Gestell gelegt, mit einem Tuch bedeckt, und auch er hört angestrengt auf das Klappern und Rollen der Leichentransportwagen.

Da hat sich jemand ganz unter das Tuch verkrochen. Er will die anwesenden Kameraden nicht mit seinem schändlich zugerichteten Gesicht erschauern. Mit der Waffe in der Hand haben ihn die Regierungsbestien gefangen, erschlagen, zerstampft, zerstückelt.

Hier steckt sich jemand, dessen Gesicht mit Pulverrauch geschwärzt ist. Über dem Auge hat er ein kleines schwarzes Loch. Nahschuß.

Mann reißt sich neben Mann. Alles Ermordete oder im Kampf Gefallene. Von den meisten weiß man keinen Namen. Sie bekommen eine Nummer, eine Leichennummer, und stehen hier, beharrlich, wie im Kampf, bis man sie abkommandiert in die langen Reihen des Friedhofes.

Zwischen einem Soldaten und einem Arbeiter, dem eine Mine die linke Hand abriß, liegt ein junger Bursche. Das spitze Kinn ragt in die Luft, und wo früher die schwindelartige bleiche Wange war, da steckt ein Matthebausch in einer Höhle, die eine Form hat, als rühre sie von einem Stiefelablaß her.

So liegen sie Mann neben Mann, Leiche neben Leiche. Hände, die vor ein paar Tagen noch den Gewehrschaft umspannten, sind ausgerenkt. Köpfe, die noch vor kurzem an die Revolution dachten, sind eingeschlagen. Herzen, die für den Kampf der Arbeiterschaft schlugen, sind verblutet. Helden und Opfer der Revolution.

Und mitten zwischen ihnen liegt einer mit eingeschlagenem Schädel. Leichnam Nr. 107, Karl Liebknecht.

An der Stirn läuft ein kleines Blutrinnsal herunter. Um die Lippen spielt ein von Haß erfüllter Zug. Stolz das Kinn in die Höhe, als ob er Befehle erteilt an die Generalversammlung der Ermordeten. Als ob er mahnt, wie früher als lebender Führer: Arbeiter, bewaffnet euch!

Die Lebenden werden einst die Mahnung erkennen und wahrnehmen. Sie werden den Befehl ausführen, den Befehl von Leichnam Nr. 107.

## Sie beugen uns doch nicht

Von Karl Liebknecht

Ob sie uns auch zerbrechen —  
Sie beugen uns doch nicht —  
Und eh der Tag vergangen  
Stehn wir freilich aufgerichtet.

Von tausend Niederlagen  
Erheben wir uns frei  
Zu immer kühnem Schlagen,  
Zu immer festem Reiz!

Ob sie die Flamm' erkiden,  
Der Funke heiß sich regt  
Und über Nacht zum Himmel  
Die neue Flamme schlägt.

Aus Nichts wird Alles werden,  
Eh sie es noch gedacht,  
Trotz ihrer Mordegarben  
Wir spotten ihre Macht.

Bald werden sie zerrieben  
Wie Gicht am Felsenstrand.  
Schon winkt uns Rebeltrüben  
Das heiß ersehnte Land.

Es gibt auf Erdenrunden  
Nichts, was uns zwingen kann:  
Kein Gift und keine Wunden,  
Kein Teufel und kein Bann.

## Demjan Biednynj

In diesen Tagen wurde in der Sowjetunion die zwanzigjährige dichterische Tätigkeit Demjan Biednynjs gefeiert.

Demjan Biednynj ist ebenso ein Deckname wie Maxim Gorkij, und dem einen wie in dem anderen Falle ist die Wahl des Decknamens für

# geißelt die Kaisersozialisten

## Brief der Ermordeten zur Verhaftung von Karl Liebknecht

Herren der Militärdiktatur, laßt um Gnade winseln, in die Augen blinzeln.

Ein Hund ist, der einen Abwesenden, einen Gefesselten, heiser anbellt und dabei den augenblicklichen Machthabern Apportblenke leistet

Ein Hund ist, wer die ganze Vergangenheit seiner Partei, wer alles, was ihr ein Menschenalter heilig war, auf Kommando der Regierung abschwört, begeistert, in den Rot tritt.

Hunde sind und bleiben demnach die David, Landsberg und Genossen. Und sie werden sicher von der deutschen Arbeiterklasse, wenn der Tag der Abrechnung kommt, den wohlverdienten Fußtritt bekommen.

Daß dieser Tag so bald wie möglich anbricht und so gründliche Arbeit wie möglich verrichtet, dazu hat die Affäre Liebknecht — sowohl sein Beispiel wie die Infamien des Reichstags und der Fraktionsmehrheit — tüchtig beigetragen. Nun muß es auch jedem Mann und jeder Frau des Volkes klar sein: dieses Parlament, diese verächt-

liche Mamelutenhorde von Bayer bis David sind vor dem Gericht der Weltgeschichte abgetan und erledigt. Nur die Selbsttätigkeit der Massen, nur kühne Initiative der Massen, nur nachdrückliche Aktion des Klassenkampfes auf der ganzen Linie kann uns auf den Weg hinausführen, dem Völkermord, der Militärdiktatur, dem langamen Verhungern des Volkes ein Ende zu machen.

Und das werden die Massen nur fertigbringen, wenn sie gelernt haben, im Kampf für die Ideale des internationalen Sozialismus wie Liebknecht das ganze Ich in die Schanze zu schlagen, wenn sie nicht bloß singen, sondern auch durch Taten und Handlungen zeigen:

„Nicht zählen wir den Feind,  
Nicht die Gefahren all . . .“

Wenn sie hunderttausendstimmig, millionenstimmig im ganzen Reich den Ruf Liebknechts immer wieder erheben:

Nieder mit dem Kriege!  
Proletarier aller Länder, vereinigt euch!

Sie kann nur hier in Deutschland, wie drüben in Frankreich, England, in Rußland auferstehen, wenn die Massen der Arbeiter allenthalben selbst die Fahne des Klassenkampfes ergreifen und ihre Stimme mit Donnergewalt gegen den Völkermord erschallen lassen.

Arbeiter, Parteigenossen und ihr Frauen des Volkes! Laßt diesen zweiten Mai-Feiertag des Weltkrieges nicht vorübergehen, ohne ihn zur Kundgebung des internationalen Sozialismus zum Protest gegen die imperialistische Mekelei zu gestalten.

Am 1. Mai reißt man über alle Grenzperren und Schlachtfelder hinweg die Bruderhand dem Volke in Frankreich, Belgien, Rußland, in England in Serbien, in der ganzen Welt! Am 1. Mai rufen wir vieltausendstimmig:

Hort mit den ruchlosen Verbrechern des Völkermordes! Nieder mit seinen verantwortlichen Machern, Hehern und Kugniehern! Unsere Feinde sind nicht das französische, russische Volk, sondern das sind deutsche Junker, deutsche Kapitalisten und ihr geschäftsführender Ausschuß, die deutsche Regierung. Auf zum Kampf gegen diese Todfeinde jeglicher Freiheit, zum Kampfe um alles, was das Wohl und die Zukunft der Arbeiterklasse, der Menschheit und der Kultur bedeutet!

Schluß mit dem Kriege, wir wollen Frieden!

Hoch der Sozialismus! Hoch die Arbeiter-Internationale!

Proletarier aller Länder, vereinigt euch!

## Ein „Vorwärts“-Inserat

Wir veröffentlichten eine Reihe von Inseraten, die der „Vorwärts“ in den Januartagen 1919 gebracht hat:

### Aufruf!

Wieder wie vor hundert Jahren ist die Not des Vaterlandes aufs höchste gestiegen. Zu seinem Schutze gegen Bolschewismus und polnische Unmähung sind zuverlässige Truppen unter erprobten Führern unbedingt erforderlich!

Wieder ruft ein Lügowisches Freikorps alle Wehrfähigen, die sich die alte Treue und Liebe zum deutschen Vaterlande bewahrt haben, insonderheit ehemalige Angehörigen der Jägertruppe, und des Infanterie-Regiments von Lügow (1. Rhein.) Nr. 25, als Freiwillige in seine Reihen!

Wieder soll das Korps als Muster freudiger Hingabe an das Vaterland, freiwillig strenger Disziplin und deutscher Gesinnung sein!

Und wieder wird dem Korps dann der Dank des Vaterlandes in Wort und Schrift, in Sang und Klang sicher sein!

Die Aufstellung des Korps erfolgt mit Genehmigung und im Auftrage der Reichsregierung im Rahmen der erprobten Garde-Kavallerie-Schützen-Division.

Korpsabzeichen ist: Jagdhorn auf dem Kragenspiegel.

Bedingungen: Die der Garde-Kav.-(Sch.)-Z. Für Auswärtige: Möglichst Fahrchein des



# Krieg! Nieder mit der Regierung!

Karl Liebknechts Ruf am 1. Mai 1916

warum in der antichristlichen Anarchie des Volkes rührt um seinen Willen fundamentum wird der Völker-



# Krieg! Nieder mit der Regierung!

Karl Liebknechts Ruf am 1. Mai 1916

zugrunde in der ekelhaften Anarchie des Weltkrieges.

Und zu weissen Ruß und Frommen, zu welchem Zweck all diese Schreden und Bestialitäten? Damit die östlichen Junker und die mit ihnen versippten kapitalistischen Profitmacher durch Unterjochung und Ausbeutung neuer Länder ihre Taschen füllen können. Damit die Scharfmacher von der schweren Industrie, die Heereslieferanten von den blutigen Leichenfeldern goldene Enten in ihre Scheunen schleppen. Damit Börsenbörser mit Kriegsanleihen Buchergeschäfte treiben. Damit Lebensmittelspekulanten sich auf Kosten des hungernden Volkes mästen. Damit der Militarismus, die schwärzeste Reaktion in Deutschland zu nie dagewesener Macht, zur ungeteilten Herrschaft emporsteigen.

Um ihre schlimmsten Feinde stark und übermütig zu machen, läßt sich die Arbeiterkraft wie eine Herde Schafe zur Schlachtbank treiben. Und die blutige Orgie findet gar kein Ende, ja, sie dehnt sich immer weiter aus! Morgen vielleicht wird sich der Völkermord auf neue Länder und Weltteile erstrecken. Die deutschen Kriegsherrn treiben mit Macht zum Kriege mit den Vereinigten Staaten. Morgen vielleicht sollen wir das Mordeisen gegen neue Bruderscharen, gegen die Brust unseres amerikanischen Arbeits- und Kampfgenossen richten.

Arbeiter! Parteigenossen! Ihr Frauen des Volkes! Wie lange wollt ihr dem Spul der Hölle gelassen zusehen? Wie lange wollt ihr das Verbrechen der Menschenmorde, die Not und den Hunger tragen? Bedenkt! Solange sich das Volk nicht

rührt, um seinen Willen kundzutun, wird der Völkermord nicht aufhören. Oder aber, er hört erst dann auf, wenn alle Länder an den Bettelstab gebracht, wenn alle Völker zugrunde gerichtet sind, wenn von der sogenannten Kultur nicht ein Stein auf dem andern geblieben ist. Die Reichen können noch lange den Krieg „durchhalten“. Sie leiden keinen Hunger, sie haben üppige Vorräte eingehamst, sie machen ja die schönsten Geschäfte bei der Megalei, sie stärken ihre politische Herrschaft durch den Selbstmord der Arbeiterklasse. Aber wir, aber das arbeitende Volk aller Länder, wollen wir noch lange mit eigenen Händen unsere Ketten fester schmieden?

Arbeiter! Parteigenossen! Genug des Brudermordes! Der 1. Mai kommt als Mahner, er pocht an eure Herzen, an euer Gewissen. Der Verrat an Sozialismus, an der internationalen Solidarität der Arbeiter hat die Völker ins Verderben des Weltkrieges gestürzt. Nur die Rückkehr zum Evangelium des völkerbefreienden Sozialismus, zur proletarischen Internationale kann die Kultur, kann die Arbeiterklasse aus dem Abgrund retten. Zeigt denn am 1. Mai, daß dieses Evangelium in euren Herzen und Hirnen lebt.

Beweist den herrschenden Klassen, daß die Internationale, daß der Sozialismus nicht tot sind, daß sie mit neuer Kraft wie ein Phönix aus der Asche emporsteigen! Die proletarische Internationale kann nicht in Brüssel, im Haag oder in Bern durch ein paar Duzend Leute wieder aufgerichtet werden. Sie kann nur aus der Tat der Millionen auferstehen.

## Sie beugen uns doch nicht

Von Karl Liebknecht

Ob sie uns auch zerbrechen —  
Sie beugen uns doch nicht —  
Und eh der Tag vergangen  
Stehn wir froh aufgerichtet.

Von tausend Niederlagen  
Erheben wir uns frei  
Zu immer kühnern Schlagen,  
Zu immer festem Reiz.

Ob sie die Flammen erstickten,  
Der Funke heißt sich regt  
Und über Nacht zum Himmel  
Die neue Flamme schlägt.

Aus Nichts wird Alles werden,  
Eh sie es noch gedacht,  
Trotz ihrer Mordgebärden  
Wir spotten ihre Macht.

Bald werden sie zertrüben  
Wie Gicht am Felsenstrand.  
Schon winkt an Nebeltrüben  
Das heiß ersehnte Land.

Es gibt auf Erdenrunden  
Nichts, was uns zwingen kann:  
Kein Gift und keine Munden,  
Kein Teufel und kein Bann.

## Demjan Biednj

In diesen Tagen wurde in der Sowjetunion die zwanzigjährige dichterische Tätigkeit Demjan Biednj's gefeiert.

Demjan Biednj ist also ein Deckname wie Maxim Gorkij, und dem einen wie in dem anderen Falle ist die Tat des Decknamens für

den Dichter kennzeichnend. Gorkij heißt „der Bittere“, Biednj bedeutet „der Arme“.

Daß er für die Arbeiter- und Bauernmassen zu sprechen nicht bloß gewillt ist, daß es ihm vielmehr auch gegeben ist, ihre Räte, ihre Wünsche, ihren Haß und ihre Liebe treffend zum Ausdruck zu bringen, das beweist der gewaltige Erfolg seiner Werke. Am 1. Januar 1909 erschien sein erstes gedrucktes Gedicht in der den Narodniki (Sozialrevolutionären) nahestehenden Zeitschrift „Russischer Reichtum“. Zwei Jahre später hat Demjan Biednj den Anschluß an die Bolschewiki gefunden, und sein Gedicht „Lenin“ (aus Anlaß der berühmten Niederschießung von Arbeitern der Goldgewinnung am sibirischen Strome Lena im Jahre 1912) und andere Werke der Zeit vor dem Kriege und der Oktoberrevolution weisen Fortschritte nicht nur künstlerischer Art, sondern auch in der klaren Herausarbeitung des klassenmäßig Revolutionären auf. Die höchste Entfaltung jedoch erfährt seine vielseitige Begabung, die ihn Satiren, Lieder, Fabeln, Bierzeiler, gereimte Feuilletons und manches andere mit gleichem Gelingen zu meistern gestattet, in der Zeit der proletarischen Diktatur, deren beliebtester und bekanntester Dichter er geworden ist.

Demjan Biednj hat seine dichterische Tätigkeit stets mit revolutionärer Arbeit zu vereinigen gewußt. Im Wyborger Stadtviertel des damaligen St. Petersburg hat er eifrig an der unterirdischen Arbeit mitgewirkt. In der Zeit des Bürgerkrieges war er an allen Fronten vom Ural bis zur Krim zu sehen, überall aufrüttelnd und aufpeitschend und stets mit Freuden empfangen. An der Front des Krieges gegen die religiösen Vorurteile hat er manchen tapferen Strauß geführt, und seine Parodien „Das gelobte Land“ und andere haben besonders im Dorfe ihr gut Teil zur Verdrängung des Einflusses der Popen beigetragen, deren besonderen Haß er sich füglich verdient hat.

In zahlreichen Zeitschriften von Arbeitern, Bauern, Soldaten der Roten Armee, Bildungs-

ung und im Auftrage der Reichsregierung im Rahmen der erprobten Garde-Kavallerie-Schützen-Division.

Korpsabzeichen ist: Jagdhorn auf dem Krasspiegel.

Bedingungen: Die der Garde-Kav.-(Sch.)-T. Für Auswärtige: Möglichst Fahrchein des lassenen Truppenteils; wo solcher nicht erhält, Erstattung der Militärfahrkarten nach Verpflichtung beim Freikorps.

Meldungen: Bei der Annahmestelle der Garde-Kav.-(Sch.)-Division in Berlin, im Deutschen Künstler-Theater, Nürnberger Straße Nr. 69.

Stichwort: „Lühows wilde, verwegene Jagd“ angeben.

Uniform, Waffen und Ausrüstung mitbringen!

Eile tut not!

Der Führer des Lühowschen Freikorps

Major von Lühow.

Das war die Mörderorganisation der Konterrevolution, die Liebknecht und Luxemburg ermordeten. Für sie warb das sozialdemokratische Zentralorgan unter der Berliner Arbeiterkraft. Damit übernahm die Sozialdemokratie zugleich die volle Verantwortung für die Taten dieser militäristischen konterrevolutionären Organisationen. Das Arbeiterblut, das unter den Bajonetten dieser weißgardistischen Söldnerbanden in Strömen vergossen wurde, ist auf das Konto der Wels, Scheidemann, Hermann Müller zu setzen. Daran müssen die Arbeiter gerade in diesen Tagen denken und die Schlussfolgerung ziehen: Schluss mit der Partei der Arbeitermörder! Hinein in die Kommunistische Partei, die wie in den Januarlämpfen 1919 bereit steht, ihr Sturmbanner der kämpfenden Arbeiterkraft voranzutragen!

arbeitern usw. an die Zeitungen aus Anlaß des zwanzigjährigen Jubiläums werden die Werke des Dichters begeistert (aber nicht kritisch, denn auch Einwände gegen das eine oder andere werden offen befundet) gepriesen, und es wird dem Wunsche Ausdruck verliehen, daß er weiter tatkräftig mitwirke und daß seinen Werken noch weitere Verbreitung zuteil werde als bisher.

## Die kleinste kommunistische Redaktion

Das kleinste kommunistische Organ erscheint zweifellos in Alexandrowst, Hauptstadt der Insel Sachalin. Die Zeitung „Sowetskij Sachalin“ erscheint in russischer Sprache und ist die einzige Zeitung überhaupt. Die Redaktion besteht nur aus zwei Personen: dem Redakteur und Sekretär, die sämtliche Arbeiten erledigen. Sie setzen, lesen Korrekturen und drucken mit einer vollkommen veralteten „Maschine“. Die Zeitung erscheint zweimal wöchentlich in einer Auflage von 600 Stk. Der Preis ist 10 Kopeken für die Nummer.

Die Zeitung ist das einzige Mittel zur Verbreitung der Kultur auf der ganzen, 900 Kilometer langen Insel, deren Bewohner noch nicht einmal wissen, wie eine Eisenbahn aussieht.

## Lenin

Leben und Werk

So heißt ein vorzügliches Werk, das gleich nach dem Tode Lenins erschien und neben einigen vortrefflichen Artikeln von führenden Genossen der russischen Bruderpartei auch zahlreiche Photoaufnahmen von Lenin und seiner Aufbahrung im Mausoleum am Roten Platz enthält. Das Buch, das sonst 2 Mark kostet, ist für den außerordentlich billigen Preis von 80 Pf. in der Biva-Buchhandlung am Valentinskamp zu haben.

## The Manchester Guardian

Nr. 25792

## "Red Rosa."

The greatness of the German Revolution was founded on the strength of character, the courage, and the common sense of innumerable men and women whose names are unknown to history. Only one of the revolutionary leaders stands out by reason of exceptional genius, heroism, and temperament—Rosa Luxemburg, or "Red Rosa," as she was affectionately called by the German working class. No one in all Europe fought with greater passion and audacity against the war. Her "Junius Broschüre," an attack on the war policy of the German Socialists and written in prison, is a polemical masterpiece worthy to rank with the "Letters of Junius," from which it derived its title. She was a Communist, but, unlike the Russian and the later German Communists, she believed in freedom and hated bloodshed. In a pamphlet which was still unfinished when she died she foresaw that the Russian Revolution would go wrong and that freedom and democracy were being destroyed, not saved, by the Bolsheviks.

Her death in January, 1919, was long a mystery. At that time Fascist reaction had begun to assert itself, and "White" officers were duping the Socialist Minister of War, Gustav Noske, into the conviction that their services were needed to "suppress Bolshevism." They naturally feared and detested "Red Rosa," so they had her murdered. An attempt was made to prove that she was shot while trying to escape. The alternative falsehood was also spread that the mob had lynched her—as though the Berlin mob would not have risked its life for her sake! For all its absurdity, this falsehood was widely believed, even by persons of good faith. It is, for example, repeated under "Luxemburg, Rosa" in the Encyclopædia Britannica. Recently a German weekly, "Das Tagebuch," criticised the conduct of a certain Herr Jorns whose duty it was to investigate the circumstances of the murder ten years ago. He thereupon brought a libel action. The proceedings have revealed the whole truth which Herr Jorns ten years ago had tried to conceal, besides helping the guilty to avoid punishment. It is now established that Rosa Luxemburg and her fellow-revolutionary Karl Liebknecht were arrested, so terribly beaten that they probably lost consciousness, and then murdered, Rosa's body being thrown into the canal. The crime was committed by "White" soldiers acting under orders from "White" officers.

132

### Der Bücher-Nachlaß der Rosa Luxemburg

Berlin, 11. Mai.

Wie uns der N.S.B.D.-Beauftragte für die „Büro“-G. m. b. H. des A.G.D.B. Giern, mitteilt, wurden im Keller dieses Unternehmens 16 Kisten aufgefunden, die den Bücher-nachlaß von Rosa Luxemburg enthalten. Die genaue Durchsicht dieses Nachlasses wird augenblicklich vorgenommen. Interesse erweckt das Parteibuch der Rosa Luxemburg, ausgestellt am 31. August 1908 und laufend bis zum Jahre 1916. Bezeichnend für das sittliche Niveau dieser jüdischen Heckerin ist eine Postkarte, auf der sich ein grinsender Jude befindet, der eine wenig angezogene Frau betrachtet, wozu Rosa die handschriftliche Bemerkung machte: „Sehr gut für die Schlaftrankheit“.

Es finden sich weiterhin Originalschriften mit „Widmungen“ von Tauré und Kautsky, worin Rosa als „meine liebe Rosa“ bezeichnet wird. Es ist zu erwarten, daß dieser Bücher-nachlaß noch viel Wissenswertes in sich birgt. Der deutsche Arbeiter, der jahrzehntelang für Rosa Luxemburg eingetreten ist, wird sicher sein blaues Wunder erleben.